

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1911

THÈSE

POUR

212

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

PAR

Pierre BOULAN

Né à Paris, le 14 mars 1884
Ancien Externe des Hôpitaux

QUELQUES NOTES

SUR

l'Histoire de l'Allaitement

(Antiquité — Renaissance)

Président : M. CHAUFFARD, professeur

PARIS

IMPRIMERIE DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE

JOUBE & C^{ie}, ÉDITEURS

15, Rue Racine (vi^e)

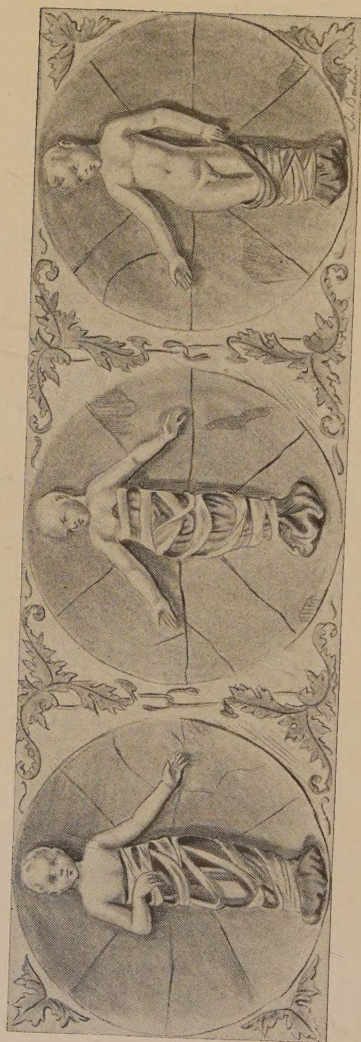
1911

212

THÈSE

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE



MAILLOTS xv^e siècle
(D'après les Putti de Della Robbia)
(Firenze Spedale degli Innocenti)

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1911

THÈSE

N°

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

PAR

Pierre BOULAN

Né à Paris, le 14 mars 1884
Ancien Externe des Hôpitaux

QUELOUES NOTES

SUR

l'Histoire de l'Allaitement



(Antiquité — Renaissance)

Président : M. CHAUFFARD, professeur

PARIS

IMPRIMERIE DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE

JOUVE & C^{ie}, ÉDITEURS

15, Rue Racine (VI^e)

1911

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

LE DOYEN, M. LANDOUZY

PROFESSEURS

MM.

Anatomie.	NICOLAS
Physiologie.	CH. RICHET
Physique médicale.	GARIEL
Chimie organique et Chimie générale.	GAUTIER
Parasitologie et Histoire naturelle médicale.	BLANCHARD
Pathologie et Thérapeutique générales.	ACHARD
Pathologie médicale.	WIDAL
Pathologie chirurgicale.	DEJERINE
Anatomie pathologique.	LANNELONGUE
Histologie.	PIERRE MARIE
Opérations et appareils.	PRENANT
Pharmacologie et matière médicale.	HARTMANN
Thérapeutique.	POUCHET
Hygiène.	MARFAN
Médecine légale.	CHANTEMESSE
Histoire de la médecine et de la chirurgie.	THOINOT
Pathologie expérimentale et comparée.	CHAUFFARD
	ROGER
Clinique médicale.	HAYEM
	GILBERT
	DEBOVE
	LANDOUZY
	HUTINEL
Maladies des enfants.	
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale.	GILBERT BALLET
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques.	GAUCHER
Clinique des maladies du système nerveux.	
Clinique chirurgicale.	DELBET
	QUENU
	RECLUS
	SEGOND
Clinique ophtalmologique.	DE LAPERSONNE
Clinique des maladies des voies urinaires.	ALBARRAN
Clinique d'accouchements.	BAR
	PINARD
Clinique gynécologique.	RIBEMONT-DESSAIGNES
Clinique chirurgicale infantile.	POZZI
Clinique thérapeutique.	KIRMISSON
	ALBERT ROBIN

AGRÉGÉS EN EXERCICE

MM.

BALTHAZARD	DESGREZ	LENORMANT	PROUST
BERNARD	DUVAL (P.)	LEQUEUX	RATHERY
BRANCA	GOUGEROT	LERI	REITTERER
BRINDEAU	GREGOIRE	LOEPER	RICHAUD
BROCA (A.)	GUENIOT	MACAIGNE	ROUSSY
BRUMPT	GUILLAIN	MAILLARD	ROUVIERRE
CAMUS	JEANNIN	MORESTIN	SCHWARTZ
CARNOT	JOUSSET (A.)	MULON	SICARD
CASTAIGNE	LABBE (M.)	NICLOUX	TERRIEN
CHEVASSU	LANGLOIS	NOBECOURT	TIFFENEAU
CLAUDE	LIGNEL-LAVASTINE	OKINCZYC	ZIMMERN
COUVELAIRE	LECENE	OMBREDANNE	

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que ses opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'en tend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MA FEMME

A MA FILLE

P. Boulan

A MON MAÎTRE ET PRÉSIDENT DE THÈSE

MONSIEUR LE PROFESSEUR CHAUFFARD

Médecin de l'Hôpital Cochin
Membre de l'Académie de Médecine
Officier de la Légion d'honneur

A MES MAÎTRES DANS LES HÔPITAUX DE PARIS

- MM. le D^r POTHERAT, Chirurgien de l'Hôpital Broussais (1903-1904).
le D^r CHEVRIER, Chirurgien des Hôpitaux (1903).
le Professeur Agrégé LENORMANT, Chirurgien des Hôpitaux (1904).
le D^r BOURCY, Médecin de l'Hôpital Laënnec (1904-1905).
le D^r DALCHÉ, Médecin de l'Hôtel-Dieu (1905).
le D^r OULMONT, Médecin de l'Hôpital Beaujon (1905).

EXTERNAT

- MM. le D^r RICHARDIÈRE, Médecin de l'Hôpital des Enfants-Malades (1905 et 1908-1909).
le D^r LEREBoullet, Médecin des Hôpitaux
le Professeur RAYMOND, Médecin de l'Hôpital de la Salpêtrière (1906-1907), *in memoriam*.
le Professeur Agrégé CLAUDE, Médecin des Hôpitaux.
le Professeur CHAUFFARD, Médecin de l'Hôpital Cochin (1907-1908).
le Professeur Agrégé GUILLAIN, Médecin des Hôpitaux.
le D^r PETIT, Médecin de l'Hôtel-Dieu (1909-1910).
le Professeur Agrégé LEPAGE, Accoucheur de l'Hôpital Boucicaut (1910-1911).

Qu'il me permette de lui exprimer ici toute ma reconnaissance pour l'intérêt bienveillant qu'il m'a toujours témoigné.

A MM. les D^r KUSS, Prosecteur de la Faculté,
FIESSINGER, Chef de Clinique de la Faculté,
HALBRON, Ancien Chef de Clinique de la Faculté,
CAPETTE, Ancien Aide d'Anatomie de la Faculté.

QUELQUES NOTES

SUR

L'HISTOIRE DE L'ALLAITEMENT

(Antiquité — Renaissance)

INTRODUCTION

Ayant eu l'occasion de faire quelques recherches sur l'histoire de l'allaitement, nous avons pu nous rendre compte de la diversité et du nombre des documents qui seraient à consulter pour traiter complètement cette question.

Aussi, n'avons-nous pas actuellement la prétention d'aborder ce vaste sujet de front; nous avons seulement l'intention, dans une première partie, de rapprocher l'une de l'autre deux phases de l'histoire de l'allaitement au sein.

L'une comprendra l'histoire de l'allaitement dans l'antiquité; nous la résumerons dans l'exposé des faits acquis à ce sujet au I^{er} siècle de notre ère. A cette époque, en effet, les travaux de Soranus d'Éphèse mirent au point tous les faits accumulés par les auteurs anciens.

L'autre phase résumera les connaissances acquises au xvi^e siècle, époque où les auteurs s'efforcèrent, par leurs écrits en langue française, de vulgariser pour ainsi dire des connaissances indispensables aux médecins et aux familles.

Ces notions étaient jusqu'alors exposées plus ou moins brièvement en latin et connues seulement du milieu scientifique.

De nombreux travaux furent, pendant la Renaissance, écrits sous forme de lettres ou d'ouvrages dédiés à des personnages de marque, afin sans doute de réveiller dans le cœur des mères par trop dépravées un principe aussi naturel, mais aussi méconnu que celui de l'allaitement maternel.

Dans une seconde partie, où nous nous efforcerons de retracer l'histoire de l'allaitement artificiel en remontant aussi loin que possible dans les temps passés, nous montrerons le peu de documents que les textes et les monuments nous fournissent à son sujet. Au contraire, les différentes recherches archéologiques entreprises dans diverses régions nous permettront d'envisager les théories que l'on peut émettre au sujet de son origine.

I

ALLAITEMENT AU SEIN

CHAPITRE PREMIER

ALLAITEMENT AU SEIN DANS L'ANTIQUITÉ

1^{er} ALLAITEMENT MATERNEL ET ALLAITEMENT MERCENAIRE COMPARÉS

Dans les premiers siècles, les mères nourrissaient elles-mêmes leurs enfants. « Aux premiers siècles du monde, dit Plutarque, on ne trouve aucune trace de cette indigne pratique de louer des nourrices et de sacrifier de tendres victimes à la cupidité et à l'avarice de mères empruntées « εργολαβίας μητηρας ». La nature en remplissant de lait le sein des mères, montre qu'elles doivent elles-mêmes nourrir l'enfant qu'elles viennent de mettre au monde. »

Parmi les peuples chez qui la nourrice mercenaire fut adoptée, il n'en est peut-être pas qui en ait moins eu que le peuple hébreu. L'allaitement maternel est

de règle dans toutes les familles, et le jugement de Salomon porté au sujet d'une contestation entre deux courtisanes nous montre que même chez celles-ci était respecté.

Dans les temps les plus reculés, le seul exemple de nourrice mercenaire qui nous est donné est, dans la Genèse, celui de Rebecca. Nous apprenons, en effet, que sa nourrice l'accompagna à Bethsabée lorsqu'elle fut livrée aux messagers d'Abraham pour épouser Isaac.

Et les auteurs du ^{xvii}^e siècle nous montrent, contrastant avec l'allaitement mercenaire presque universellement répandu à leur époque, le résultat de cette stricte observation des lois de la nature : Abraham eut 8 enfants ; Israël, 12 ; Jacob, 12 et tous vécurent ! Deux-cent-seize ans après, les Israélites, tous parents d'une même famille, étaient au nombre de 650.000. Mais après l'établissement des Hébreux en terre promise, l'allaitement mercenaire commence à prendre faveur ; si bien que lors de la dispersion des Israélites les nourrices étaient très connues.

Pour avoir su résister à cette coutume, la mère des Macchabées est citée comme exemple. Dans le deuxième livre des Macchabées, on nous la montre portant à travers toute la ville ses enfants « suspendus à la mamelle (1) » avant qu'elle ne soit précipitée du haut des murailles de la ville.

1. *Quam infantibus ad ubera suspensis.*

Le nombre des nourrices était si grand au 1^{er} siècle (en 70 ap. J.-C.) lors de la ruine de Jérusalem par Titus, que nombre de femmes furent réduites à la misère parce qu'elles n'avaient jamais exercé d'autre métier que celui de nourrice.

Comme détails sur l'allaitement des enfants chez les Hébreux nous n'en possédons pas de précis ; tout au plus pouvons-nous citer à titre de renseignement ces paroles de la mère des Macchabées. Celle-ci exhortant son fils aîné à mourir plutôt que de renoncer à son Dieu, lui dit : « Mon fils, ayez pitié de moi qui vous ai porté neuf mois dans mon sein, et vous ai donné pendant deux ans mon lait dont je vous ai nourri. »

Peut-être dans ces deux années, la mère des Macchabées comprend-elle le temps du sevrage.

Quoiqu'il en soit, il semble que chez les Hébreux la nourrice n'ait été employée qu'en cas de mort de la mère ou de maladie entravant l'allaitement.

Les auteurs du xviii^e siècle, Sue le jeune en particulier, expliquent de deux façons différentes l'origine de la nourrice mercenaire : 1^o soit par mort de la mère ; 2^o soit par une maladie qui empêchait absolument la mère d'allaiter.

Mais progressivement, l'appât du gain aurait, chez des mères peu fortunées, triomphé de la nature et les mères dénaturées auraient presque sacrifié la vie de leur propre enfant pour en allaiter un autre.

Aulugelle (1) donne à la nourrice mercenaire une

1. *Les Nuits attiques* :

autre origine. Les jeunes filles mères, non mariées, voulant dérober à la connaissance et aux yeux du public leur enfant, l'auraient confié à d'autres femmes moyennant une certaine somme.

Enfin notons, sans entrer dans la discussion de ces différents faits que beaucoup de traducteurs ont, au xvi^e et au xvii^e siècle prétendu que le mot *nutrix* désignait la vraie mère. Ils allèguent pour eux ces raisons que les femmes louaient des nourrices qui avaient pour toute fonction de les suivre dans leurs promenades.

Quoiqu'il en soit, cette pratique devint bientôt un commerce et les nourrices allèrent offrir leurs services à des mères qui d'abord ont résisté, puis ont cédé à la tentation, préférant leurs aises à la santé de leurs enfants.

« Cette manie s'est étendue jusqu'aux petits qui imitèrent les riches comme des singes et aux femmes du peuple qui imitèrent les femmes de qualité (Jobert) (1). »

En Egypte, l'allaitement maternel fut la règle chez les riches comme chez les pauvres. Les monuments et les bas-reliefs nous montrent, en effet, les mères allaitant leurs enfants et les portant ensuite sur leur dos ou sur leurs épaules.

En Grèce, l'allaitement suit la même marche : Homère nous décrit l'allaitement maternel comme une coutume généralement reçue. Une mère est obligée

1. *Justification des Anciens.*

d'allaiter son enfant ; aussi, la profession et l'état de nourrice n'ont-ils jamais été honorables chez eux. Il faut faire une différence entre la reconnaissance mêlée d'une certaine estime égoïste que témoignaient à leur nourrice les grecs de qualité, et le cas qu'il faisait des femmes exerçant cette profession. Ainsi voyons-nous Hécube nourrir Hector, Andromaque nourrir Astyanax et Pénélope Télémaque.

Chez les Lacédémoniens, c'est une loi générale de de Lycurgue que la mère nourrisse son enfant et cette loi fut respectée presque sans exception. Pour montrer à quel point ils considéraient l'allaitement maternel, les lacédémoniens élurent des deux fils de Thémistocle, septième roi lacédémonien, le cadet, parce que seul il avait été allaité par sa mère. L'aîné n'avait donc pu, selon eux, succéder aux vertus de son père.

Mais progressivement, l'allaitement mercenaire devient plus commun ; aux beaux jours d'Athènes, c'est une coutume presque générale chez les riches et les grands qui allaient à Sparte chercher parmi les esclaves des nourrices pour allaiter leurs enfants. L'établissement des nourrices fut considérablement favorisé par la pratique de l'esclavage sur lequel les sociétés grecques et romaines étaient fondées ; l'allaitement maternel fut donc sans aucune difficulté remplacé par celui de la nourrice.

Cet usage passa ensuite dans les classes inférieures, puis de proche en proche gagna la Grèce entière : et bientôt chez tout citoyen un peu aisé la mère se décharge, du soin trop pénible d'allaiter ses enfants,

sur des étrangères ou des esclaves. Et cependant de tous temps les auteurs s'élèvent contre l'usage des nourrices mercenaires ! Homère, Euripide, Démosthènes, Aristote, Plutarque, Platon qui dans sa République fait un commandement exprès de l'allaitement maternel ; il représente les nourrices comme l'excrément de la nature. Aristophane emprunta le masque de Thalie pour ridiculiser l'allaitement mercenaire : Favorinus, gaulois de nation, qui vécut à Athènes, appelle les mères qui ne nourrissent pas des demi-mères qui renoncent à la plus belle moitié de cet aimable nom ! Joubert, dans une traduction du xvi^e siècle, nous montre Favorinus s'exprimant ainsi : « Pensez-vous que Nature ait donné aux femmes les poupeaux de mamelles comme quelques poreaux de bonne grâce, pour ornement de leur poitrine et non pour nourrir leurs enfants ? Quelle différence y a-t-il de cette folie à la forceperie de celles qui s'efforcent par certaines méchantes intentions de se faire avorter. »

La profession de nourrice n'était exercée que par des esclaves ; toute femme s'y adonnant s'exposait aux reproches de ses concitoyens et seule la misère excusait ce « métier abject » (1). De plus, le salaire d'une nourrice était minime, ce qui montre le peu de cas qu'on en faisait. Euripide, dans sa tragédie des

1. Démosthène (Harangue IX) rapporte, en effet, l'histoire d'une femme accusée en justice de s'être louée pour allaiter un enfant et qui ne put se disculper qu'en alléguant une extrême misère.

Troyennes, nous en donne un exemple : « Mais le soulagement qu'elle trouva à sa misère ne servit qu'à lui en faire sentir davantage le poids, en comparant le faible secours qu'elle reçut de ses gages avec les immenses richesses qu'elle venait de perdre. »

A Sparte, où les lois de Lycurgue ordonnaient aux femmes de nourrir leurs enfants, l'éducation présentait dès la naissance un caractère d'extrême sévérité ! A peine avait-il vu le jour, l'enfant était par le père présenté aux citoyens les plus âgés de sa tribu réunis en conseil. Ceux-ci l'examinaient ; s'il était fort, ils permettaient de l'élever : était-il faible ou chétif, ils ordonnaient de le précipiter dans les Apothètes, gorge sauvage du Taygète, ou de le laisser mourir de faim.

A Athènes au contraire l'allaitement maternel était loin d'être la règle (du moins à l'époque de la décadence) ; la mère trouvait dans les nourrices de précieuses auxiliaires. Il y avait deux sortes de nourrices *τίθη* et *τροφος*. Les premières donnaient le sein ; les deuxièmes portaient et amusaient l'enfant. Quelquefois *τίθη* était une femme libre que des revers de fortune avait obligé à cette condition pour gagner quelque argent. Mais *τροφος* était toujours esclave.

De préférence, on choisissait des nourrices lacédémoniennes (*laconomanie*), car elles élevaient les enfants avec d'excellents principes : cette coutume n'était pas en contradiction avec les lois de Lycurgue, car les nourrices quittaient complètement Lacédémone. Toutefois, certains historiens estiment que

cet usage ne devait pas être général, car les Athéniens aimaient à préserver l'enfant du froid et à l'emmailloter.

Chrysippe demande que les nourrices soient douces, tempérantes pour exercer sur l'humeur de l'enfant une influence salubre et lui donner de bonnes habitudes ; qu'elles aient une langue pure, incapable de vicier son langage. Il ne faut pas s'étonner de ces recommandations, car la nourrice nous est représentée comme bien souvent imparfaite ; les auteurs grecs les trouvent ignorantes, négligentes et indélicates. Elles étaient gourmandes, s'appropriant la nourriture de l'enfant, quand il était plus âgé. Aristophane, dans sa comédie *Les Chevaliers*, acte II, scène II, nous décrit le mauvais allaitement des nourrices ; un personnage interpellant un magistrat d'Athènes, lui dit : « Vous nourrissez très mal le peuple ; semblable en cela aux nourrices qui ne donnent aux enfants que la moitié de la nourriture qui leur est nécessaire. » Elles ne distinguaient pas la signification de leurs cris : « A-t-il faim, dit Aristophane, la nourrice le couche ; soif, elle le met au bain ; sommeil, elle choisit ce moment pour agiter à ses oreilles des Crotales. » On les chargeait du premier éveil intellectuel de l'enfant, et au contraire la sottise des contes de nourrice est proverbiale *τιτθων μωβοι* ; si l'enfant n'était pas sage, c'est avec toutes sortes de croquemitaines, *acco*, *alphito*, *mormolyké*, qu'on lui faisait peur. Enfin, un des principaux reproches qui leur est adressé est que leur caractère

et les qualités de leur lait déterminent presque seuls les penchants et les goûts du nourrisson.

Toutefois, il y avait de bonnes nourrices, et celles-ci étaient entourées de multiples marques de reconnaissance. Citons Eurycléia, qui vieillit dans la maison d'Ulysse respectée et honorée : le rôle si honorable de Cilissa dans les *Choéphores* ; la nourrice de Déjanire dans Sophocle de Médée dans *Phèdre* dont le zèle aveugle va jusqu'au crime. Et la bonne nourrice se rencontre non seulement dans les milieux riches, mais aussi bourgeois ; dans un plaidoyer du *iv^e* siècle, une vieille nourrice avait, lors d'une saisie, défendu le bien de ses maîtres avec un zèle farouche qui lui coûta la vie. Aussi, retrouvons-nous beaucoup de marques de reconnaissance adressées à des nourrices (1). Aux nourrices mortes, on élève des statues ; tant qu'elles vivent, elles restent dans la maison de leurs élèves et y sont très aimées, elles sont leurs confidentes. Nous rappellerons ainsi ces paroles de Phèdre dans *Hippolyte* de Sénèque : « Je sais, nourrice, que tout ce que tu dis est vrai » et ailleurs, « je suis perdue, j'invoque ma suprême nourrice ». Enfin citons, en rappelant les soins qu'elle donnait à son nourrisson, la nourrice d'Oreste dans les *Choéphores* d'Eschyle : « Mon cher Oreste, lui que j'ai nourri et dont les cris aigus me faisaient lever au milieu de la nuit ! un enfant dans les langes,

1. Sur les monuments, elles sont reconnaissables au mouchoir qu'elles portent sur la tête.

cela ne sait rien dire, soit que la faim le presse, ou la soif ou l'envie de se soulager ! et ventre d'enfant n'attend pas la permission. Je prévoyais tous ses besoins ; souvent aussi j'arrivais trop tard et il fallait laver les langes ! blanchisseuse et nourrice, c'était le même emploi. »

Pour terminer cette question de l'allaitement chez les Grecs, nous signalerons l'habitude de nourrir, au moment du sevrage, l'enfant avec des aliments que la nourrice mâchait elle-même ψωμίζειν.

Chez les Romains, nous voyons revivre l'usage de l'allaitement maternel avec une nouvelle vigueur. C'était une coutume établie, dit Tacite, dès les premiers temps de la fondation de Rome, que chaque mère allaitât ses enfants ; et cette coutume se perpétua et se maintint pendant cinq siècles.

Suivant Tacite, « assez barbares pour n'être qu'épouses et mères, ignorant qu'il y eût d'autres plaisirs, les femmes passaient leur vie dans la retraite à nourrir leurs enfants ». Aussi, Rome vit-elle s'accroître de jour en jour sa population et sa force et se maintenir la pureté de ses mœurs ; mais le luxe introduit par l'effet des conquêtes amena l'usage des nourrices mercenaires. La nourrice à Rome apparut même pendant les beaux jours de la République.

Toutefois, pendant longtemps encore, les mères qui ne nourrissaient pas étaient mésestimées. Tiberius Gracchus disait publiquement la différence qu'il faisait entre sa propre mère et celle qui l'avait allaité ; à son retour de l'armée, impatientes l'une

et l'autre de le voir, elles se portèrent à sa rencontre ; au grand étonnement général, on vit Tiberius Gracchus n'offrir à sa mère en présent qu'une bague d'argent, tandis qu'il mettait un collier d'or au cou de sa nourrice. Cornelius Scipion ayant condamné à mort dix de ses plus vaillants capitaines qui avaient pénétré dans le temple des Vestales, méprisa l'intercession des premiers de Rome. Il n'écoula pas davantage son frère Scipion l'africain qui le suppliait de leur pardonner ; il céda au contraire aux instances de sa sœur de lait, répondant aux reproches qui lui étaient adressés qu'il tenait plus pour mère celle qui l'avait allaité que celle qui l'avait enfanté, (Joubert, *Erreurs populaires sur la Médecine*).

En approchant de la décadence de la république, les choses changent. Tandis qu'à ses débuts l'allaitement, sauf quelques exceptions, restait obligatoire, dans les dernières années de la république, c'est une preuve assurée de pauvreté dans une maison que de voir une mère allaiter elle-même son enfant. La nourrice était si couramment employée, que Plaute, dans le *Soldat fanfaron*, nous apprend que les enfants des esclaves, nés dans la maison du maître, étaient nourris, non pas par leur mère, mais par une nourrice de profession, afin de permettre à la mère de continuer sans aucune interruption son service habituel.

Malgré tout, il est des mères qui surent résister à cet entraînement : Caton ne souffrait pas, que dans sa maison, une femme se dispensât d'allaiter son

enfant. Et Plutarque (1), dans Caton l'ancien, nous représente la femme de ce grand personnage donnant le sein aux enfants de ses esclaves, afin que la communauté de cette éducation première les attache davantage à leurs jeunes maîtres. L'épouse d'Auguste nourrit ses enfants; Flaccilla, femme de l'empereur Théodose, nourrit son fils Honorius.

Phèdre dans une de ses fables, *Agnus a capella nutritus*, nous montre combien l'allaitement mercenaire est fréquent de son temps et il fait dire à l'agneau qui erre parmi un troupeau de chèvres : « Ma véritable mère est celle qui m'allait. »

Sous les empereurs, le luxe et la mollesse sont portés au plus haut point ; l'allaitement maternel devient un signe de servitude ; l'allaitement mercenaire presque une loi. Ces paroles de César revenant à Rome nous en fournissent la preuve. « Est-ce donc que les dames romaines n'ont plus d'enfants à porter ni à nourrir que l'on ne voit plus entre leurs bras que des chiens et des singes. » L'allaitement mercenaire fut une nouvelle cause de dépravation.

Quelles nourrices d'ailleurs, avaient les empereurs ! Celle de Claude-Tibère-Néron était ivrogne et, selon les auteurs contemporains, c'est elle qui fut cause de l'envie insatiable de boire de Néron, surnommé : *Calidus Biberius*.

La nourrice de son prédécesseur, Caius Caligula, d'après Diodore de Sicile, humectait son sein de sang

1. *Vie des grands hommes grecs et romains.*

pur pour engager son nourrisson à boire, et d'après cet auteur, c'est elle qui rendit Caligula si féroce. C'est cet empereur qui souhaitait voir au genre humain une seule tête afin d'avoir le plaisir de l'abattre.

En général, les nourrices étaient des servantes barbares n'ayant aucun soin des enfants. Elles les élevaient dans des celliers et, d'après Sue, on montre encore à Rome un réduit noir et sans air où fut nourri Octave.

Comme chez les Grecs, on distingue deux sortes de nourrice; la nourrice vraie et la nourrice sèche, *nutricula sicca*, chargée des soins autres que la nourriture.

La nourrice reste avec l'enfant qu'elle a nourri, même après le mariage, surtout s'il s'agit d'une fille. Tite-Live nous montre ainsi l'enlèvement de Virginie avec sa nourrice; dans Virgile, les nourrices accompagnent les héros dans leurs voyages. La nourrice de Siché, mari de la légendaire Didon, suit cette reine à Carthage.

Énée amène de Troyes sa nourrice et donne son nom à la ville de Caïette.

Juvénal nous apprend aussi que de son temps les dames romaines se faisaient accompagner de leurs nourrices. Si elles n'en avaient pas, elles en louaient.

Et cependant, combien d'auteurs ont critiqué ces tendances et préconisé l'allaitement maternel ! Parmi eux, nous ne ferons que citer Tacite, Tite-Live, Phèdre, Quintilien, Aulugelle, Aétuis, Suétone, César, Pline, Marc-Aurèle, Virgile. Celui-ci, pour

frapper l'imagination de ses contemporains convaincus de la transmission des qualités et des défauts de la nourrice au nourrisson par le lait, met ces paroles dans la bouche de l'infortunée Didon qui supplie Énée de retarder son départ : « Non, jamais ta mère ne fut une déesse, perfide époux ! ni ton père un troyen ; le Caucase en fureur t'a vomé de son sein et ta bouche a sucé le lait d'une tigresse. »

Enfin, pour montrer l'opinion des auteurs comiques sur les nourrices, nous citerons ce passage de Plaute dans l'une de ses comédies. « Elles ont besoin d'avoir toujours forte cruche de vin vieux pour boire la nuit, le jour ! du feu, du charbon, des bandes, des coussins, des oreillers, un berceau. » Et ailleurs : « Les nourrices devraient soigner au logis les petits enfants qui têtent, au lieu de les apporter au spectacle. C'est le moyen qu'elles-mêmes ne souffrent pas de la soif, et que leurs poupons ne meurent pas de froid et ne crient pas comme des chevreaux.

Après avoir exposé les idées des anciens sur l'allaitement au sein par la mère et par la nourrice, nous allons envisager les méthodes suivies par eux dans l'allaitement au sein. Cette description s'appliquera aussi bien à la Grèce qu'à Rome, car les notions acquises dans l'antiquité sur l'allaitement et les soins à donner aux nouveau nés sont, à peu de chose près restées ce qu'elles étaient dès les premiers temps.

2° RÉGLEMENTATION DE L'ALLAITEMENT

DANS L'ANTIQUITÉ

Si nous suivons le nourrisson depuis sa naissance, nous voyons qu'aussitôt né, la sage-femme le pose à terre aux pieds de son père avant toute section du cordon. Elle examine son sexe et l'annonce. Le cordon sectionné, l'enfant était relevé par le père qui le prenait dans ses bras s'il le reconnaissait *suscipere liberos*. Ce geste engageait le père à élever son enfant et à lui donner les moyens de vivre. Si le père estimait, en effet, qu'il avait déjà une trop nombreuse famille, il pouvait exposer sa progéniture. A Rome en particulier, devant le temple de la Pietas, il y avait une colonne, *colonna lactaria*, aux pieds de laquelle on déposait les nouveau-nés que les familles sans enfant ou des personnes charitables venaient recueillir. D'autres les élevaient pour les exploiter plus tard sans scrupule.

Un enfant était-il monstrueux ou non viable, il était étouffé ou noyé ; et ces mœurs avaient toute l'approbation des auteurs (Sénèque).

Des bras du père il passait dans ceux de la mère puis des membres de la famille réunis ; et tous traçaient sur son front du bout du doigt humecté de salive des signes destinés à éloigner les mauvaises influences.

La section du cordon était faite au scalpel si un médecin était là ; sinon, la personne présente faisait

la section avec un clou, un roseau, une écaille d'huître ou une croûte de pain desséchée. La constriction était faite avec un fil de lin.

Les Germains, les Scythes, après section du cordon, plongeaient l'enfant dans un bain froid pour le fortifier, le rendre moins sensible aux intempéries ; s'il ne supportait pas cette immersion et devenait livide on le laissait s'affaiblir et succomber ; il était inutile de le nourrir. Dans d'autres contrées, on le lavait avec du vin ou avec l'urine d'un garçon encore vierge. Contrairement à toutes ces pratiques, Soranus d'Ephèse recommande pour nettoyer l'enfant, rendre la surface du corps solide et empêcher toute éruption sur la peau, de couvrir l'enfant de sel : sel fin ou nitre. On asperge l'enfant en protégeant les yeux et la bouche, car dans les cavités « il produirait inflammation et ulcération ». Si l'enfant est trop mou, on broie le sel très finement avec du miel, de l'huile, de la tisane d'orge, ou même avec une décoction de fenu grec ou de mauve : puis le corps est séché soigneusement et enfin lavé à l'eau tiède.

Le doigt était ensuite introduit dans les narines, dans la bouche afin d'évacuer les mucosités qui pouvaient l'encombrer ; on nettoyait également les yeux avec de l'huile et l'on s'efforçait de faire immédiatement écouler le méconium en mettant un doigt dans l'anus.

Le cordon était pansé avec de la laine imbibée d'huile et maintenue au moyen d'une bande. Après

l'aspersion de sel et la lotion, on procédait à l'enveloppement ; puis on étendait l'enfant. D'après Antigènes, en Thessalie l'enfant était placé dans une sorte de niche creusée dans une planche de bois épaisse : on la rembourrait avec une natte, de la paille, du foin ; l'enfant enveloppé de linges et de bandes jusqu'aux lombes y était déposé. On le maintenait par des lattes assujetties aux bords de la planche et qui recouvraient ainsi l'excavation où l'on avait placé l'enfant.

C'est une pratique contre laquelle Soranus d'Éphèse s'élève, la trouvant avec raison trop cruelle, et ce mode d'enveloppement trop dur. Aussi, insiste-t-il tout spécialement dans son livre sur les soins à apporter à l'enveloppement de l'enfant : « Celui-ci sera placé sur les genoux de la sage-femme et avec des bandes de laines, on lui enveloppera chaque membre successivement en commençant par les extrémités ; les bras seront appliqués le long du corps maintenus par des bandes. Les membres inférieurs ayant été enveloppés séparément, les deux pieds seront appliqués l'un contre l'autre. Enfin, de larges bandes entoureront l'enfant de la poitrine aux pieds. » Celui-ci était ensuite déposé sur deux pièces de tissu de laine superposées ; et, à l'encontre des Thraces, des Macédoniens, qui, pour produire une extension de tout le corps liaient l'enfant sur une planche, les Romains le plaçaient sur un lit médiocrement mou. Un coussin rembourré de plumes ou de paille molle au milieu duquel on fai-

sait une petite dépression qui moulait le corps de l'enfant, servait de lit.

Pendant les huit premiers jours qui suivaient la naissance, les divinités de l'enfant, Junon et Hercule étaient célébrées ; on leur dressait des tables avec des offrandes. Le poupon n'avait pas de nom ; on ne lui en donnait un que s'il y avait danger pour sa vie. *Solemnitas nomilanium*. Ce n'est que huit jours après la naissance qu'on le nommait et ce jour était le *dies lustricus* ; on purifiait alors le nouveau-né devant la famille et les parents avec de l'eau, *lustratio*, et cette cérémonie était accompagnée d'un sacrifice aux dieux.

Au cou de l'enfant, on suspendait un petit médaillon qui renfermait une amulette destinée à lui porter bonheur. Ce médaillon représentait aussi le signe de la condition libre *insigne ingenuitatis*.

D'après Aelius Lampridius, l'enfant restait trois jours avec la sage-femme ; ce n'est qu'après ce laps de temps qu'il passait dans les bras de la nourrice. Mais il paraît extraordinaire d'avoir laissé un enfant trois jours sans rien lui donner à prendre. D'après Hippocrate et Galien, l'enfant devait être nourri vingt-quatre heures après sa naissance. Aulugelle nous donne les mêmes renseignements. Soranus d'Éphèse prescrit, lui, de laisser l'enfant deux jours sans nourriture ; pour lui donner des aliments, il faut qu'il « manifeste appétit ». On choisira alors après deux jours de jeûne des aliments que l'estomac pourra supporter. Les recommandations qui suivent,

nous montrent le choix qui dans maintes circonstances devaient en être fait :

« On évitera le beurre ; lourd sur l'estomac, il ne convient pas ; l'aurone, la citronnelle mêlée avec du beurre qui est rendu âcre et trouble l'estomac ; le cresson de fontaine qui est âcre produit de l'inflammation et rend la digestion impossible. On donnera plutôt du miel modérément cuit, car cru il causerait des flatuosités et est âcre ; il l'est plus encore quand il est trop cuit. Quand il est peu cuit, au contraire, il purge l'estomac et les intestins. » Pour le donner au nouveau-né, on en enduisait le doigt et on le faisait sucer ; puis on donnait à boire un peu d'eau miellée ; « la matière visqueuse est ainsi liquéfiée et l'appétit se manifeste ».

Lorsque l'enfant avait rendu en partie son méconium, que les voies de la déglutition étaient devenues perméables, on lui donnait un purgatif. Le lendemain de la purgation⁽¹⁾, on pouvait commencer à lui donner le lait de sa mère si celle-ci voulait allaiter. Mais jamais le lait de la mère ne devait être donné avant le quatrième jour, car jusqu'à ce moment le lait était, d'après tous les auteurs, épais, peu nutritif, caséeux, « et peu facile à faire couler chez celles qui avaient été malades ».

Les mères qui avaient été affaiblies par leur accouchement, qui étaient pâles à la suite de grandes hémorragies, qui avaient de la fièvre ne devaient pas allaiter. Aussi, Soranus d'Éphèse blâmait-t-il Démos-

1. C'est-à-dire le quatrième jour après sa naissance.

thènes d'avoir conseillé aux mères de nourrir de suite.

D'après lui, pendant trois jours l'enfant ne doit pas prendre autre chose que du miel, auquel on peut au besoin mêler un peu de lait de chèvre. Le quatrième jour, la mère pouvait allaiter après avoir eu soin de faire téter son sein par un enfant âgé.

Si la mère ne pouvait pas allaiter, il fallait faire choix d'une nourrice. C'est encore dans Soranus d'Éphèse que nous avons trouvé les documents les plus intéressants sur le choix d'une nourrice. Il faut prendre, d'après cet auteur, une nourrice, de peur que la mère ne vieillisse avant l'âge, épuisée par une succion quotidienne : « Une femme qui allaite vieillit en effet avant le temps, elle ne prend d'aliments que pour une et donne ce qui est nécessaire à l'alimentation de l'enfant : il en résulte que la masse de son propre corps est bien moins nourrie. Aussi est-il préférable pour elle, qu'elle suspende cette fonction, rétablisse ses forces et fasse des enfants. Qu'elle se repose et soit affranchie de l'irritation des mamelles ».

Soranus, nous le voyons, n'est pas très partisan de l'allaitement maternel ; il considère l'allaitement comme une cause prédisposante à de multiples affections, abcès, tumeurs, cancers et il ajoute que les enfants sont plus robustes s'ils sont nourris par une autre mère : « Il en est ainsi des horticulteurs, dit-il, qui sèment dans des terres nouvelles pour que les plantes se multiplient et qui les replantent pour qu'elles se développent bien ; la même terre n'étant pas favorable aux deux cultures. »

Une bonne nourrice, chez les anciens, ne devait pas avoir moins de vingt ans ni plus de quarante. Elle devait être accouchée deux ou trois fois, n'être pas malade, avoir une bonne tournure, être d'une grande taille et avoir de bonnes couleurs, avec des seins de grosseur moyenne, lâches, mous, sans rides. Les mamelons ne devaient être ni trop petits ni trop gros, bien percés, émettant le lait facilement. Elle devait être chaste, compatissante, aimer l'enfant, ne pas être colère, mais propre, enfin d'origine grecque, afin que le nourrisson s'habitue à cette belle langue. Il était recommandé aux gens fortunés d'avoir à leur disposition plusieurs nourrices car, selon Soranus : « Il y a quelque incertitude quand on n'en a qu'une à laquelle l'enfant s'est habitué; elle peut tomber malade ou mourir. »

L'examen du lait était dans l'antiquité pratiqué avec beaucoup de soin et les qualités que les médecins recherchaient sont les mêmes que nous verrons recherchées par les médecins de la Renaissance.

Le lait devait être blanc, pas bleuâtre et ne devait pas ressembler à du plâtre, légèrement acide et se coagulant peu. Une goutte placée sur l'ongle ne devait pas s'écouler rapidement ni d'autre part garder sa forme hémisphérique primitive.

Une série de prescriptions hygiéniques étaient en outre indiquées à la nourrice. Le bain leur était défendu car les bains rendent le lait aqueux. Par contre, il leur était recommandé de faire sur tout le corps de fréquentes onctions pour entretenir un par-

fait état de la peau, et de prendre une nourriture suffisante en évitant cependant l'ivresse, les indigestions et tous les excès.

Soranus d'Éphèse leur recommandait d'exercer particulièrement les parties supérieures du corps et les mains car cela favorise la sécrétion du lait. Le jeu de boules, le jet des haltères étaient très indiqués ainsi que de faire les lits, ce qui les obligeait à courber le corps.

Juvénal critiquait tous ces exercices disant qu'on transformerait rapidement les nourrices en athlètes (satire VI).

D'autres auteurs demandaient au contraire que le matin « après avoir constaté que la digestion des aliments était achevée, que l'hypochondre était léger, les éructations insipides et pas acides, elles aillent se promener et si possible *montent à cheval* ».

L'alimentation pendant les premiers jours était très légère ; aux repas les nourrices ne devaient boire que de l'eau, du moins au début de l'allaitement, afin que le lait ne devienne pas trop épais et difficile à avaler pour l'enfant « dont le gosier est étroit ». A mesure que l'enfant avançait en âge et se fortifiait elles pouvaient prendre une nourriture plus solide mais toutefois pas d'aliments confits ni de vin. Voici d'ailleurs le détail d'un menu prescrit par Soranus d'Éphèse : « Pendant la première semaine, potages au gras, œufs, pain, eau à boire. Après une semaine un petit poisson à ajouter aux plats précédents, ou la chair d'un jeune porc, ou une cervelle et cela

jusqu'au troisième septénaire. A ce moment des oiseaux, du lièvre, de la carpe, du cerf, du porc. » Et la raison de cette alimentation graduée était de laisser toute facilité au lait de passer dans les entrailles de l'enfant, dont les « ouvertures sont très étroites » !

Ultérieurement, le lait venant de substances plus nourrissantes devenait lui-même plus nourrissant. La qualité des aliments ingérés par la nourrice influait donc d'après les anciens de façon certaine sur les qualités de son lait : la viande de chèvre, par exemple, était d'après eux agréable et un peu astringente puisque ces animaux aiment les végétaux astringents : la viande de mouton était moins agréable, avait un goût douceâtre ressemblant à leurs aliments.

Quand la sécrétion du lait de la nourrice diminuait ou était altérée, quand le lait devenait trop épais, on confiait l'enfant à une autre nourrice : mais on s'assurait auparavant qu'il ne s'agissait pas d'une affection purement locale, car, dans ce cas, on pouvait obtenir la guérison par des moyens qui ne manquent pas d'intérêt. Tels sont, la déclamation, les distractions de toute sorte, les bains et les repas composés d'aliments de bon goût. Les médecins prescrivaient : des suctions sur les mamelons, des vomitifs ; des aromates et des mamelles d'animaux à manger au moment des repas. De plus, on brûlait dans la chambre de la nourrice des hiboux, des chauves-souris et l'on recouvrait les seins de leur cendre. Le lait était-il léger, on modifiait encore l'alimentation,

et la nourrice mangeait surtout de la bouillie de farine ou d'épeautre avec des œufs mollets, des fruits du pinus pinéa, des pieds et de petites parties de cochon de lait dont la chair visqueuse rendait le lait plus consistant.

Il semble enfin, dans les documents que nous avons consultés, que la répartition des tétées n'était pas chose admise. Les uns donnaient le sein chaque fois que l'enfant pleurait, d'autres conseillaient de tâcher de reconnaître la raison des pleurs de l'enfant. On pouvait reconnaître que l'enfant pleurait parce qu'il avait faim quand on le voyait remuer les lèvres, ouvrir la bouche, y mettre les doigts. Mais Soranus ajoute qu'il faut « qu'un long espace de temps se soit écoulé depuis qu'il a tété pour la dernière fois, car une nouvelle quantité de lait donnée avant que la précédente n'ait été digérée pourrait devenir mauvaise, la première étant acidifiée ».

En règle générale, une nouvelle tétée pouvait être donnée lorsqu'on constatait un affaissement complet de l'hypochondre.

Après le repas, l'enfant était posé sur un coussin, afin d'éviter de troubler par les mouvements la digestion et de le faire vomir.

Les bains étaient donnés trois fois dans les vingt-quatre heures et après chaque toilette, l'enfant était mis au sein. Mais avant de le faire téter, la nourrice avait soin d'exprimer le lait altéré par la fatigue. La nuit, si, au moment de donner le sein, la nourrice n'était pas éveillée, si elle se réveillait brusquement,

il lui était recommandé de faire une petite promenade et une friction sur les seins avant d'allaiter « afin de fluidifier le lait ».

Progressivement, pour habituer l'enfant aux mouvements, on le balançait en le promenant ; on le mettait dans de petites corbeilles *cunæ cunabula*, λικνον et σκαφη, corbeilles, en forme de van, dans lesquelles on berçait l'enfant.

Sur plusieurs bas-reliefs, Bacchus enfant est ainsi représenté, bercé dans un van que soutiennent une bacchante et un satyre.

Le σκαφη était une corbeille en bateau à laquelle sa convexité permettait d'imprimer des mouvements oscillants. L'habitude de bercer les enfants était courante ; Platon lui-même la conseille dans un passage des lois.

L'alimentation uniquement lactée était pratiquée jusqu'au moment où le nourrisson était devenu ferme (au quarantième jour environ) ; à ce moment, différents auteurs conseillaient d'alimenter l'enfant davantage.

Moschion considérait que, nourri trop longtemps au lait exclusivement, l'enfant risquait de tomber malade parce que le lait tournait à l'aigre. En tous cas, à six mois au plus tard, on donnait à l'enfant des farineux, de la mie de pain ramollie dans de l'eau miellée, dans du lait ou du vin miellé. Plus tard, on lui donnait une purée de farine de froment, une bouillie liquide avec un œuf mollet, mais jamais entre les petits repas on ne donnait de lait. Était-il altéré ? on lui

donnait de l'eau vineuse, ou un peu de pain tendre avec du vin et de l'eau. Les Grecs mâchaient les aliments avant de les donner à l'enfant ; les Romains évitaient cette pratique car il se mêlait de la salive aux aliments. Soranus d'Éphèse recommande de ne pas donner aux enfants de condiments, de poivre ni de sésame (!).

A l'enfant qui faisait ses dents ou donnait à mâcher une dent de loup ou de cheval, on lui faisait des onctions d'huile douce, de graisse fraîche de poulet, de cervelles de lapin.

Hippocrate, Soranus ensuite, insistent sur la nécessité de sevrer l'enfant au printemps et sur le danger qu'il y aurait à le faire en été.

A ces diverses méthodes de sevrage on devait, suivant les régions, faire de nombreuses exceptions. C'est ainsi que Mnesitheus conseillait de sevrer les filles six mois plus tard que les garçons, car elles sont plus faibles. Enfin, le vin, qui était par certains médecins défendu, est par Moschion recommandé d'abord une fois par hasard, puis tous les trois jours, puis tous les jours une fois et même deux fois.

Toutefois, si après le sevrage l'enfant tombait malade, on lui rendait le sein jusqu'à complète guérison. On l'en déshabitua alors de nouveau. En tous cas, il était toujours prescrit à la nourrice un régime contraire à la maladie de l'enfant.

Pour reconnaître l'état de santé, les médecins se basaient en grande partie sur l'état des selles et des urines ; l'importance de cet examen pour

affirmer la bonne santé de l'enfant était considérable pour Hippocrate. Aussi, citerons-nous quelques-uns de ses aphorismes traduits par Simon de Vallambert en 1565.

Les enfants qui tettent, s'ils pissent plus qu'à la raison de ce qu'ils tettent et boivent à peine vivent un an.

Ceux qui pissent plus qu'ils ne se salissent, à proportion de ce qu'ils tettent, sont en meilleur point qu'autrement.

Ceux qui, au contraire, ne pissent pas à proportion de ce qu'ils tettent et se salissent souvent de matières crues et indigestes sont malsains.

Ceux qui tettent bien, digèrent bien, et se salissent bien sont sains et en bonne santé.

Voici, enfin, un dernier aphorisme sur les gourmes et l'impétigo :

« Quand on voit venir aux enfants des ulcères et pustules sur la tête, aux oreilles, et au reste du corps, ou qu'ils rendent beaucoup de bave ou de morve, c'est signe qu'ils se porteront bien et deviendront grands. Pour autant que les humidités superflues sortent, et cela se purge qui devait être purgé dans le ventre de la mère : et aussi ceux qui sont ainsi purgés ne sont point sujets au mal caduc ».

CHAPITRE II

ALLAITEMENT AU SEIN DEPUIS L'ANTIQUITÉ

I. — ALLAITEMENT MATERNEL ET ALLAITEMENT MERCENAIRE COMPARÉS

Depuis l'antiquité, ce sont les peuples du Nord qui ont conservé le plus longtemps cette salutaire coutume de l'allaitement maternel : « Aussi, dit Verdier-Heurtin dans son discours sur l'allaitement, des hordes barbares, sorties des forêts de Germanie, ont-elles inondé en différents temps les contrées méridionales et conquis des nations entières..., le Nord est la pépinière des hommes *officina gentium*. »

En France, cet usage se maintint pendant les premiers siècles de la monarchie ; sous Charlemagne, il était presque universel. Plus tard, il fut encore en grand honneur : la reine Blanche de Castille, mère de Saint-Louis, nourrissait elle-même son fils avec un soin jaloux ; elle tenait même tant à cette prérogative que le futur roi ayant un jour été allaité en son absence par une dame de la cour, la reine Blanche à son retour en l'apprenant fit rendre à Louis IX,

en lui mettant un doigt dans la bouche, le lait qu'une étrangère lui avait donné.

Les dames de la cour imitaient leur souveraine ; dans les classes inférieures aucune femme ne manquait à ce devoir. Mais, par une gradation insensible, l'allaitement maternel fut en France remplacé par l'allaitement mercenaire ; si bien que, sous Marie de Médicis, non seulement on prenait une nourrice, mais c'est le médecin qui la choisissait.

Sans arriver jusqu'à cette époque, puisque nous ne poussons pas actuellement nos recherches jusque-là, nous essaierons de retracer en quelques mots l'histoire des bureaux de nourrices.

Il existait vers le milieu du xiv^e siècle, à Paris, certaines femmes « recommanderesses » qui recrutaient des nourrices en province, les faisaient venir à Paris où elles les recommandaient dans les familles qui avaient des nouveau-nés. Les voituriers étaient chargés des rapports des parents avec les nourrices. Une ordonnance du roi Jean, en 1330, fixe les rémunérations des recommanderesses et des nourrices. En 1615, donc à la période tout extrême qui nous intéresse, Louis XIII, par une ordonnance, réduisit à quatre le nombre des recommanderesses autorisées dans Paris.

Si nous empiétons un peu sur des dates ultérieures, nous constatons que c'est en 1765 seulement, en présence d'un abus extraordinaire de la part des recommanderesses, que l'administration fonde le premier bureau de nourrices, celui de la rue Saint-Appolline

et crée des médecins inspecteurs pour surveiller cette nouvelle branche de l'administration et veiller à l'hygiène des nourrices.

Si nous envisageons l'allaitement mercenaire et maternel dans les pays étrangers, nous voyons qu'en Géorgie et en Circassie l'allaitement maternel a seul existé de tous temps ; parmi les auteurs du *xviii^e* siècle, Verdier-Heurtin nous dit que « dans ce pays l'intérêt personnel le rend constant pour conserver ou faire naître des charmes dont on retire un profit considérable ; la Circassie et la Géorgie sont en effet les régions qui fournissent les principaux sérails de Turquie ». Selon Strabon, nulle part les hommes ne sont aussi grands, aussi beaux ; et les femmes sont les plus charmantes de toutes les femmes.

En Chine, l'allaitement maternel était de rigueur ; c'est là le motif d'après les auteurs du nombre considérable de la population. « Il est rare, en Chine, dit Lord Marcatney, dans le récit d'un de ses voyages, de ne voir qu'un seul fils dans une famille : nulle part les familles ne sont plus unies, nulle part les mœurs ne sont plus pures. » Il était établi aussi, d'après les lois, qu'une femme pour être admise à un emploi public devait avoir allaité tous ses enfants.

En Orient, l'allaitement maternel est fixé à deux ans par le Coran. Mahomet ne permet à l'épouse de sevrer son enfant que sur le consentement du père. Il défend à la femme dont le mari meurt pendant son allaitement de se remarier avant que l'enfant

n'ait deux ans, à moins qu'il ne vienne à mourir ou que le lait de la mère ne soit épuisé (1).

En Turquie, l'allaitement maternel était très encouragé ; la femme qui avait nourri avait des reprises plus considérables à faire.

En Angleterre, Harris, médecin anglais, dans un rapport de la fin du xvii^e siècle, nous apprend que l'allaitement maternel était des plus rares. Un recteur d'une paroisse fort étendue et fort peuplée, à 12 milles de Londres, située en très bon air, lui avait assuré que, lorsqu'il en fut fait pasteur, la paroisse était remplie d'enfants en nourrice. Dans l'espace d'une année il les avait tous enterrés, à l'exception de deux et de son fils unique. Raulin affirme qu'à Londres, de 100 enfants trouvés, confiés à des nourrices, il n'en reste ordinairement que 42 à la fin de la deuxième année.

En Hollande où les enfants trouvés étaient confiés à des nourrices sans passer par les hôpitaux, il en mourait 97 o/o.

En France, les médecins représentaient aux mères qui ne voulaient pas allaiter leurs enfants, tous les dangers auxquels elles étaient exposées : « aux vapeurs, aux suppressions de règles, à l'avortement, à des couches ultérieures pénibles. Le cancer du sein et de la matrice sont causés par le refus des mères d'allaiter leurs enfants ». Le frisson qui suit l'accouchement était d'après eux un avertissement du trouble

1. Coran, t. I, chap. II.

considérable apporté dans l'organisme par l'expulsion du fœtus. « Si la mère allaite, l'équilibre se rétablit et la nourrice jouit de tous les attributs d'une bonne santé, mais si elle refuse son sein aux cris de l'enfant, comme il n'y a pas d'organe chargé d'attirer à lui l'activité des mamelles, il arrive foule d'inconvénients : fleurs blanches, hystérie et même squirrhes qu'il est impossible de guérir. » Même si la mère n'avait pas assez de lait elle devait nourrir et les médecins allaient jusqu'à lui conseiller pour qu'elle se passe de nourrice, de suppléer au lait qui lui manquait par des panades, du riz broyé ou du lait de chèvre. Le peu de lait, maternel pris par l'enfant aide à faire digérer ces aliments.

En faisant téter l'enfant, ils savaient parfaitement que le sein sécrétait davantage et suffisamment pour allaiter le nourrisson.

L'influence des Pères de l'Église, de Saint-Jérôme, Saint - Chrysostome, Saint - Paulin, de Clément d'Alexandrie s'étendit un peu partout. Mais à côté des remontrances que ne cessaient de prodiguer aux mères dénaturées le chancelier Michel de l'Hospital (1), Montaigne, Érasme, Pigray (2), Charon,

1. Épîtres, 1505-1573. « Nos beautés refusent la nourriture à leurs enfants. Comme d'injustes marâtres, elles dissipent le plus beau don des immortels en détournant la source de cette liqueur pure... Jeunes encore, nous suçons avec le lait, le germe de la corruption. Cette nourriture est un adultère qui dénature le sang de nos aïeux. »

2. *Épitomé des préceptes de médecine*, 1606 : « Tout, ainsi que le bon ou mauvais suc de la terre meut et change les vertus des

Scévole de Sainte-Marthe (3), Ethmüller, Locke, Hévétius, et tous les médecins qui dans leurs ouvrages ont insisté sur la nécessité de l'allaitement maternel, on vit en France l'allaitement maternel combattu avec énergie par certains philosophes et plusieurs médecins tels que Vandermonde, Van Helmont, Brouzet qui refusent aux mères la faculté de nourrir. En dehors de ceux-ci, il en est, parmi les médecins qui ont combattu l'allaitement maternel, dont la valeur est douteuse ; tel celui, par exemple, qui conseillait pour accélérer la marche de l'accouchement de faire avaler un œuf d'oie à la femme, ou de lui appliquer sur la tête une couronne de raves couverte de fientes de pigeon.

Brouzet voulait que le gouvernement intervienne pour défendre l'allaitement aux mères. Il prétendait rendre ainsi à la patrie vingt années de stérilité. Vandermonde ne laisse à aucune femme le droit de nourrir, car aucune, selon lui, ne le peut sans danger pour ses enfants. « Ceux-ci placés entre le lait de leur mère et celui de leur nourrice sont au milieu de deux écueils également dangereux. Les citadines mènent une vie trop molle, trop oisive ; les citadines usent de mets trop succulents. Les villageoises sont âcres et sales : mais la raison générale qui doit

plantes et des fruits, ainsi fait celui de la nourrice les propres mœurs et vertus de l'enfant. »

3. *Pædotrophia*, 1584. Poème dédié à Henri III, traduit par Abel de Sainte-Marthe en 1698.

empêcher les femmes de nourrir, c'est la gourmandise à laquelle sont sujettes toutes les femmes qui allaitent. »

A une époque ultérieure, nous voyons Lascazès de Campayre déclarer : « C'est un crime pour une mère d'allaiter son enfant ; la nourrice arrache de son sein tout ce qu'il y a de plus impur et de plus corrompu pour le faire passer dans les humeurs saines de son enfant. »

Cet auteur préconisait l'allaitement par le lait des animaux ; nous aurons à y revenir dans la suite.

Van Hehmont regarde tout lait comme pernicieux. Il craint que le lait de la mère n'éveille chez l'enfant l'activité de l'*entis cedrini*, de l'*arboris vitæ*.

Rose de l'Épinoi regarde comme des obstacles à l'allaitement, la colère, la haine, l'envie, le chagrin, la joie, l'amour.

Pour nourrir, il faut une nourrice « impossible ».

Enfin, si nous envisageons l'état des connaissances sur l'allaitement au sein à la fin de la Renaissance, nous voyons que sur quantité de points aucun progrès n'a été réalisé depuis l'antiquité.

En médecine et pour l'allaitement en particulier, on s'appuie sur les théories de Galien, d'Avicenne, des auteurs arabes, d'Haly-Abba, Avenzoar, Averrhoès. Joubert, médecin du xvr^e siècle, dans un livre intitulé : *Justification des Anciens*, « où l'on fait voir qu'ils ont su ce que les modernes débitent comme de nouvelles découvertes », fait pour ainsi dire la profession de foi de ses contemporains médecins : « Les

modernes prétendent par leur nouveau travail et leurs curieuses expériences avoir découvert dans la nature et dans la médecine mille belles choses qui ont échappé aux lumières des anciens, faute des expériences nécessaires qui les eussent tirées de l'ignorance où ils ont croupi. Mais pour connaître que les modernes ont voulu ravir aux anciens la gloire de l'invention, et justifier ces derniers, il ne faut que lire leurs écrits. » Et de fait, nous allons voir que l'allaitement au sein est à peu de choses près ce que nous l'avons vu être dans l'antiquité. Nous ferons au cours de cet exposé de longs emprunts aux auteurs, afin de conserver à leur méthode le caractère si particulier qui s'y rattache.

Ajoutons qu'au xvi^e siècle, les médecins écrivirent leurs ouvrages en français ; s'émouvant de voir l'allaitement mercenaire favorisé ils s'efforcèrent, mais bien timidement, de lutter contre cette coutume. Nous exposerons d'abord deux des théories qui ont été les plus acréditées, à l'époque qui nous intéresse, sur la production du lait chez les animaux.

D'après Barth-Martin (1), les anciens maîtres de l'École « convenaient entre eux que le lait se faisait du sang le plus exalté, blanchy dans les mamelles..., mais ils ne sont pas uniformes dans leurs sentiments sur les endroits par lesquels il passe pour venir se perfectionner dans les mamelles...; les uns le regardent comme un sang parfaitement digéré et sans corrup-

1. 1684. Apothicaire du corps de S. A. S. monseigneur le Prince.

tion, lequel acquiert sa blancheur dans les parties les plus froides des animaux destinés à cet usage. Pour d'autres, le sang est porté aux mamelles par la veine épigastrique et passe dans la veine mammaire pour se raréfier et y acquérir sa couleur blanche. Pour le prouver, ils allèguent que cela se fait comme la semence se forme dans le sang dans les parties qui servent à la génération. Aussi, admettait-on que durant la suppression des règles, le sang monte aux mamelles pour les grossir. »

Une autre preuve de la production du lait par le sang était tirée de ce fait qu'on avait vu des femmes rendre du sang par les mamelles « pour avoir été trop tirées » par les enfants qu'elles allaitaient.

Barth-Martin nous donne ensuite la théorie de ses contemporains : « Défenseurs de la circulation du sang, ils ont vu que la veine mammaire ne se rendait pas aux mamelles et ils disent que si le sang est la matière du lait, il doit s'y trouver beaucoup de choses qui ne s'y rencontrent pas. » *Aussi, font-ils dériver le lait du chyle* et le ventricule est pour eux « la cause efficiente du lait puisqu'il change les aliments en chyle et que le chyle retient absolument qualité des aliments comme le fait le lait ».

Enfin, nouvelle objection à la production du lait par le sang : les nourrices étant obligées d'en donner tous les jours à leurs enfants, on les verrait tomber bientôt dans un état de sécheresse et de là dans plusieurs maladies qui causeraient la mort. Le lait provenant du chyle, on comprend que l'alimentation

lui fasse subir de si grandes variations, mais les auteurs ne savent pas quel chemin il prend pour aller aux mamelles. Barth-Martin dit l'avoir suivi autant qu'il a pu, mais dès qu'il arrivait à la veine sous-clavière il le perdait, car là le chyle se confond avec le sang : « Pour tâcher de découvrir comment se fait ce mélange et si ces deux substances s'incorporent à l'instant, j'ai fait tirer de deux animaux vivants du chyle et du sang qui ont été mis l'un avec l'autre dans un même vaisseau sans les agiter et sans perdre de temps : j'ai reconnu qu'ils ne se mêlaient que très lentement de cette manière ; mais on peut croire qu'étant tirés de leurs sources et privés d'une partie de la chaleur que les esprits leur envoient incessamment par leurs mouvements, il ne se passe pas dans cette expérience la même chose que dans le corps parce que la plupart des opérations que fait la nature de soy sont inimitables, et j'ai voulu faire cet essay pour voir si le chyle circulait distinctement. » D'autres auteurs disent avoir vu couler séparément, après section de la carotide, le sang et le chyle. Nous n'avons cité ce passage de *l'usage du lait* de Barth-Martin que pour montrer l'état d'esprit des auteurs sur la production du lait, la notion de glande n'existant absolument pas.

II. — RÉGLEMENTATION DE L'ALLAITEMENT

Sans revenir sur certains usages que l'on pratiquait à la naissance de l'enfant, nous prendrons le

nouveau-né au moment de la ligature et de la section du cordon. Sur ces manœuvres les médecins insistent longuement ; il fallait lier le cordon par crainte d'une hémorragie et de peur que l'air ne vienne affluer dans les veines sectionnées ; afin aussi que l'enfant ne souffre pas, car « ainsi l'esprit sensitif est empêché de venir à l'incision par la compression de la ligature ».

La ligature se faisait avec un fil de laine à une distance d'un pouce du ventre et l'on coupait à deux doigts de la ligature.

Si l'enfant ne respirait pas ou ne criait pas, la sage-femme mâchait de la canelle du girofle puis « lui hâlenait et soufflait dans la bouche et au nez » ; si ce traitement ne le faisait pas revenir à lui, c'est qu'il était incapable de vivre et on l'abandonnait.

Le nouveau-né, au contraire était-il plein de vie à la naissance, « incontinent après lui avoir coupé le nombril » on lui nettoyait le dessus du corps (cette opération s'appelait « plumer l'enfant »).

Ensuite on façonnait ses membres.

Certaines sages-femmes enveloppaient le nouveau-né aussitôt après l'accouchement dans une peau de mouton récemment écorché ou le frictionnaient avec de la farine et une couenne de lard. Mais en général on donnait immédiatement à l'enfant un grand bain dans lequel on jetait des roses, du laurier ou du vin. Le bain devait être tiède et chaque jour pendant quelques semaines on le continuait. Quelques médecins préconisaient encore, avant le bain,

l'aspersion de sel que nous avons vue pratiquer dans l'antiquité.

Le bain donné, on façonnait et on corrigeait les membres et la tête. Si « teste est longue, poinctue au derrière, mettre dessous quelque chose dur et lier le front avec un linge, pour presser et étreindre la tête, car celle-ci doit être comme une sphère de cire ». Une série de manœuvres étaient ensuite pratiquées ; on suçait les oreilles selon le conseil de Haly-Abba : les yeux étaient nettoyés avec de l'huile ; de la bouche on enlevait les mucosités et on y mettait de l'huile ; le filèt de la langue était coupé avec l'ongle du pouce. Enfin, comme chez les Romains, la sage-femme introduisait le doigt graissé dans l'anüs afin de faire sortir un peu de « sirop » (méconium). Elle pressait sur le ventre afin de faire sourdre au méat un peu d'urine.

Les membres étaient alors refaçonnés s'ils ne paraissaient pas absolument normaux, et ce façonnage était pendant plusieurs jours répété après le bain. Suivait une friction du corps avec du lard puis l'emmaillotement. L'enfant était comme chez les Romains entouré de bandelettes ; chaque membre d'abord était enveloppé de l'extrémité à la racine de bandelettes de laine, puis étendu sur les côtés du corps. On enveloppait aussi les cuisses et les jambes de bandes ; on les étendait ensuite comme les membres supérieurs. Enfin, l'enfant était enroulé dans un carré de laine que l'on maintenait serré par une bande qui faisait plusieurs fois le tour du corps.

Cette toilette faite, il était déposé dans son berceau où l'on avait mis de la paille et, par-dessus, deux matelas, un oreiller, et une couverture que l'on attachait aux bords du petit lit afin qu'elle maintienne serré étroitement le poupon (1). L'enfant devra être couché sur le dos « tant que celui-ci sera nourri de lait, car le dos est comme la carène d'un navire, la base de tout le corps sur laquelle il peut reposer sûrement et aisément ; sur le côté, il y a danger que les côtes encore tendres et molles attachées par des ligaments fort lâches ne plient et ne s'enfoncent sous la pesanteur de tout le corps. On tournera le berceau vers la lumière, autrement il y a danger qu'il devienne louche. On couvrira aussi le berceau d'un rideau pour empêcher que les yeux ne se jettent successivement sur tous les objets qui les environnent, mais qu'au contraire ils regardent fixement. On veillera à ce que le matelas soit en laine et non en plumes, que la tête soit plus haute que le corps et on attachera l'enfant étroitement pour que l'extrémité de son dos et de son cou ne soient pas courbées. Quand il sera un peu grand, on le couchera sur le côté car à cet âge, sur le dos, les superfluités du cerveau distillent sur la poupe et le derrière de la tête auxquels endroits n'ont point d'émonctoire, d'où épilepsie possible ».

L'enfant couché, avant de le laisser dormir, on

1. Pour les détails sur l'histoire fort intéressante, du berceau, se reporter à l'ouvrage de MM. Anvard et Pingat.

avait l'habitude de lui « bailler quelque nourriture ». Les uns donnaient du lait ; d'autres lui baillaient de la thériaque. On administrait la thériaque lorsque le nouveau-né était refroidi, cyanosé, « débile en ses esprits » ; on la donnait également comme contre-poison pour ainsi dire, le méconium étant considéré comme chargé de malignités. A titre de cordial, on donnait un mélange de mithridate de diamustum doux. Si, au contraire, l'enfant était de rare texture on lui baillait de la limonade.

Certains médecins recommandaient tout particulièrement une composition de thériaque, de mithridate, de vin, d'ail et de sucre, on y ajoutait enfin de l'or, car l'or était considéré comme dompte-venins.

Simon de Vallembert conseille, lui, de purger l'organisme de ses superfluités. Le miel, le beurre ou l'huile d'amandes douces étaient alors les remèdes classiques et on les administrait en se basant sur la parole du prophète Isaïe : « La vierge enfantera un fils qui aura nom Emmanuel et il mangera aussitôt le beurre et le miel. »

Chez les israélites, cette coutume était respectée. Si les antécédents du nouveau-né faisaient craindre « qu'il tombe en quelque maladie, on donnait ce qui convenait dans la nature de sa maladie. » Redoutait-on, par exemple, les spasmes ou l'épilepsie « mixtion d'amandes douces » et l'on suspendait immédiatement au cou de l'enfant une émeraude ou du corail.

Si les soins préliminaires après la naissance avaient été longs ; si la mère avait souffert pendant l'accou-

chement, on mettait aussitôt l'enfant au sein ; non pas au sein de la mère, comme nous le verrons, mais à celui d'une nourrice. « S'il crie, incontinent, sans regarder autre chose, il faut mettre le tétin à la bouche pour l'apaiser. »

Bref, le plus souvent, c'est le miel que l'on donnait aux nouveau-nés. Le doigt en était enduit et frottait le palais ; cette manœuvre provoquait des nausées, des vomissements, et ceux-ci permettaient à l'enfant « d'évacuer ses humidités superflues et le dégageaient ». Simon de Vallambert s'étend longuement sur cette pratique du miel dont il fait un précieux remède ; il discute s'il faut le donner cuit ou cru. Pour « modifier » la gorge et nettoyer l'estomac, il vaut mieux donner le miel seul, sans y ajouter de vin comme c'était l'habitude dans certaines régions. Cette ingestion du miel était, chaque matin, répétée au réveil avant de donner le sein ; chaque jour on donnait le miel « tant le frottement de miel à la bouche et au palais que l'avalement d'i celui en l'estomac, non seulement avant le premier allaitement, mais pendant plusieurs jours ». Haly-Abba préconisait, au lieu du miel simple, un mélange de miel, d'huile d'amandes douces ou de sésame ; « cette mixtion d'amandes douces nourrit l'enfant comme une viande, puis le purge ».

De plus, ce mélange avait la propriété de garantir de l'épilepsie, car « sucre et huile ont telles douceur et amitié convenable à notre nature que la vertu attractive est incitée à les attirer avec volupté ».

Enfin, trois ou quatre heures après avoir fait dormir l'enfant on le mettait au sein. Tous les moralistes, tous les médecins avaient préconisé l'allaitement maternel, et tous cependant étaient d'accord pour ne pas permettre à la mère d'allaiter les premiers jours ; il fallait qu'elle attende d'être en bonnes dispositions, « que toutes les humeurs de son corps soient bien tempérées » de peur qu'une dyscrasie ne soit communiquée à l'enfant par le lait.

De toute antiquité, en effet, le colostrum était considéré comme pernicieux ; et tous les médecins de l'époque, Joubert(1), en particulier, dans son ouvrage sur les erreurs de la médecine de 1600, conseille à la femme qui doit nourrir de vider son sein d'abord, car le premier lait est fait « d'un sang bourbeux et épais, trouble, caillebotté, estimé de toute antiquité mauvais, pernicieux et même mortel. Aussi, la femme qui nourrit doit-elle vider son sein ».

Il n'y avait pas de date fixée pour commencer l'allaitement par la mère.

D'après Jacques des Pares « c'est suivant le moment où l'accouchée est réduite en première disposition, après s'être purgée de ses vidanges ». Cet auteur veut que la mère reste trente jours sans donner le sein ; car si l'accouchée, qui restait à la chambre et au lit, avait allaité pendant cette période son enfant, elle l'aurait infecté « comme elle infecte son miroir ».

1. Conseiller et médecin ordinaire du roi de France et de Navarre ; premier docteur régent, chancelier et juge de l'Université en Médecine de Montpellier.

D'après Lazare Pée, la femme ne doit allaiter « qu'après être bien nette, à savoir *trente jours* après la couche d'un mâle, *quarante-deux jours* après celle d'une fille, et pendant ce temps, elle aura près d'elle une autre femme qui donnera à téter à l'enfant ».

Ambroise Paré avance le même paradoxe ; on le retrouve aussi dans Mauriceau. A côté de ce délai d'un mois et plus, Joubert, lui, ne demande qu'une interruption de quatre jours, « car, si au quatrième jour l'accouchée se porte bien, elle se portera bien au septième. Ainsi que le dit Hippocrate, parce que le quatrième découvre le septième et que, au quatrième jour, le lait abonde dans les seins des femmes ».

S'appuyant encore sur les idées de Galien (tout mouvement dans la nature se trouve accompli par nombres septénaires, la crise des maladies par exemple), certains praticiens conseillent à l'accouchée de faire sucer pendant sept jours son mauvais lait par une femme quelconque ou un autre enfant que le sien, afin que « le lait mauvais et altéré soit osté ».

Avicenne, au contraire, conseillait aux mères d'allaiter dès qu'elles étaient reposées de leur accouchement : ce laps de temps est donc, d'après lui, variable avec chaque femme. Il faut s'en remettre, dit-il, au jugement d'un assistant non ignorant.

Tous ces paradoxes sont basés sur la croyance très ancienne de la qualité vénéneuse des lochies. Cette croyance on la retrouve dans l'ancien testament ainsi conçue : « Une femme qui accouche d'un mâle est impure pendant quarante jours : d'une fille pen-

dant quatre-vingts. » C'était d'ailleurs un péché d'être impure et c'était même impur pour une femme d'avoir ses règles. Le flux menstruel de toute antiquité a été attribué à la lune, et Verdier-Heurtin raconte que les femmes d'Angola ont l'habitude de se découvrir à la lune naissante pour lui montrer leur aine.

Pendant les trente jours d'interruption de l'allaitement, afin de ne pas laisser souffrir la mère, on la faisait téter par quelque pauvre vieille femme, ou par un pauvre enfant, un enfant de l'hôpital par exemple. Joubert conseille de faire téter la femme par un petit chien. C'est dans Mauriceau que nous trouvons, pour la première fois, le conseil de faire l'aspiration du lait au moyen d'une tétine en verre : la forme de cette tétine rappelle celle d'une ventouse. La partie supérieure se termine par un col effilé grâce auquel on peut faire l'aspiration ; le lait reste ainsi dans la ventouse et la personne qui l'aspire n'est pas obligée de le boire.

Ajoutons que dans les milieux pauvres les auteurs eux-mêmes (Joubert en particulier), reconnaissent que toutes ces pratiques sont impossibles, aussi la mère donne-t-elle aussitôt à téter à son enfant. Joubert nous en donne la raison suivante : « Les enfants à la campagne proviennent de pères et mères nourris grossièrement comme ils seront aussi, mais aux gens de ville qui sont nourris délicatement, cette observation est nécessaire. »

Pour préconiser l'allaitement maternel, les méde-

cins s'appuyaient sur l'ancienne croyance de la transmission des qualités, des mœurs de la nourrice à l'enfant par le lait « si bien que l'on dit communément d'un enfant qui ne tient ni de père ni de mère, qu'on l'a changé en nourrice. Pour Jacques des Pares, le lait de la mère convient mieux au nourrisson que celui d'une autre femme pour être fait de même matière qu'a été fait l'enfant pour la plus grande part de sa corpulence.

Boërrhave assure qu'un enfant fut saisi de convulsions violentes pour avoir pris le sein d'une nourrice qui s'était enivrée.

Joubert enfin, dans ses *erreurs sur la médecine*, écrit cette phrase qui montre clairement l'opinion de ses contemporains : « Comme le sperme a la force de faire ressembler les enfants et de corps et d'esprit à leurs parents, le lait aussi a vertu et propriété d'en faire autant. » Et plus loin : « Si on fait nourrir une chèvre par une brebis son poil devient plus souple. »

Guérin, dans sa *méthode d'élever les enfants selon les règles de la médecine*, nous cite avec conviction l'exemple d'Alcibiade l'Athénien doué d'une force merveilleuse pour avoir été nourri par une femme de Sparte. Signalons enfin, d'après cet auteur, les accidents que peut causer le lait de la nourrice : « Si le lait de la nourrice est plein d'acrimonie, l'enfant aura teste et visage gastez de gales et d'ulcères et il sera sujet à l'épilepsie. »

Ces propriétés du lait étaient mises à profit pour

soigner l'enfant par l'intermédiaire de la nourrice; c'est ainsi qu'à la fin du xvii^e siècle on traitait chez l'enfant la vérole, le scorbut, qu'on lui donnait des purgations en donnant à la nourrice des remèdes appropriés.

Comme indications et contre-indications à l'allaitement maternel, les différents médecins exigeaient :

- 1^o Que la mère soit loin de son enfantement ;
- 2^o Sans fièvre ;
- 3^o Qu'elle ne soit ni grosse ni « envieuse de coucher avec l'homme » ;
- 3^o Qu'elle ne soit ni colère, ni ivrogne ni autrement morigénée ;
- 5^o Qu'elle ait assez de lait, des seins bien faits et le bout des « mamelles idoines à allaiter » (tétin de nourrice ne doit point être trop large et court ni retiré afin que l'enfant ne travaille à le prendre) ;
- 6^o Que le lait soit bon. Les qualités d'un bon lait étant les suivantes :

Le lait doit être blanc, de consistance moyenne, entre grosse et subtile, entre épaisse et claire, de bonne odeur, de saveur douce, et en suffisante quantité. Pour connaître la qualité du lait, Simon de Vallambert a recours au procédé que préconisaient Moschion et Soranus d'Éphèse : déposer une goutte de lait sur l'ongle. Si le lait est gros, épais, il tient aux doigts comme la glu, et reste comme une perle. S'il flue et coule trop tôt, il est maigre, petit et de mauvaise qualité. Contrairement au lait pré-

cédent qui était « flegmatique », difficile à digérer, il est maigre, petit et de mauvaise qualité. Une goutte de bon lait doit, en tombant sur l'ongle, se dilater un peu et ne couler ni trop tôt ni trop tard. Haly-Abba conseille enfin de faire tirer le lait dans un verre et de voir à la décantation au repos « si le clair et l'épais sont en égales quantités ».

Comme contre-indication à l'allaitement maternel, les médecins reconnaissaient un mauvais état des seins; une maladie de la mère, phthisie, scorbut, gale, et plus tard vérole; une maladie transmise par la mère à l'enfant, mais qui ne risquait pas de contagionner une nourrice étrangère par la succion de son sein; tels sont « les croûtes laiteuses, l'épilepsie, la pulmonie, la goutte ». L'allaitement mercenaire dans ces cas était au contraire considéré comme favorable, car il modifiait la nature de l'enfant. En dehors de ces affections, il était défendu aux mères de faire allaiter leurs enfants atteints de gale, de scorbut invétéré, de vérole.

S'opposaient aussi à l'allaitement certaines affections morales de la mère : « Un bon caractère est aussi essentiel qu'un bon tempérament; l'enfant suce, avec le lait, le poison de la haine et de la colère comme il suceraient une nourrice infectée par un virus quelconque. » Dans nombre d'auteurs nous retrouvons signalé le cas d'une femme qui, ayant des accès de colère terribles, avait allaité ses enfants; tous étaient morts dans des convulsions. Le chagrin, l'amour, la

crainte, la frayeur, la joie avaient même influence sur l'enfant.

Pour terminer ces considérations, nous dirons que la délicatesse de constitution n'était pas regardée comme une contre-indication à l'allaitement maternel ; Morton prétendait même que des mères surmenées, menacées de phtisie, s'en étaient préservées en nourrissant. Et nous trouvons dans Simon de Vallambert une contre-indication absolue à l'allaitement qui, de nos jours, imposerait l'allaitement maternel : « Si l'enfant est tombé dans quelque dyscrasie qui pourrait rendre le lait de la mère mauvais, celle-ci doit interrompre l'allaitement. »

Si donc, il y a contre-indication à l'allaitement maternel, il faudra prendre une nourrice et soigneusement la choisir. Tenir compte de son âge, de l'aspect de son corps, de la forme de ses seins, de ses mœurs, de la nature du lait, du nombre de jours écoulés depuis son accouchement, du sexe de son enfant ; elle ne devra pas être enceinte ; et point intéressant « elle doit avoir enfanté à terme et ne pas être sujette à avortements ; parce que cela est signe qu'une telle femme n'est saine en ses membres génératifs ni en ceux qui leur servent ou qui ont eu avec eux grand'alliance », faut-il voir en cela une allusion involontaire à la syphilis.

La nourrice, enfin, doit avoir fait son dernier enfant mâle. Une telle nourrice a le lait plus pur que celle qui a fait une fille ; car l'enfant mâle « durant qu'il était dans le ventre de sa mère, l'échauffait de sa

chaleur naturelle plus que la femelle : d'autant que le mâle surmonte la femelle en chaleur, ce qui se connaît, car la femme grosse d'un mâle le porte mieux et plus alaiement et qu'elle est mieux colorée ». (Simonde Vallambert). Cette même explication est encore fournie à la fin du ^{xvii}^e siècle ; nous la retrouvons dans l'ouvrage de Guérin (médecin de Daquin, conseiller du roi).

Pendant l'allaitement, pour que le lait conserve ses bonnes qualités, la nourrice doit suivre un régime différant avec le tempérament de l'enfant. « L'enfant est-il trop chaud, la nourrice doit user de régimes refroidissant son lait et veiller à ce que son lait soit tempéré ; lequel sera tel si son sang est fort bon, et le sang est fort bon de l'exercice modéré. »

Donc, exercice, promenades, travail peu fatigant. Comme nourriture ; viandes de veau, chevreau, lapin, faisans, perdrix et « semblables qui soient aisés à digérer ; laitue engendre bon sang et augmente le lait, oste l'ennui du coït parce qu'elle est fort propre. Ne pas laisser coucher avec l'homme, car cela émeut le sang menstruel, le fait sortir et engendre mauvaise odeur au lait et mauvaise qualité ». De plus, les auteurs admettent que le lait d'une femme enceinte est dangereux.

Pour donner à téter la mère doit d'abord laver son sein et en exprimer le premier lait (usage que nous avons déjà observé dans Soranus d'Éphèse). Ce premier lait doit être rejeté parce que le lait qui est « prochain du bout et du cuir n'est pas si digeste

étant reculé de la fontaine de la chaleur, et aussi parce qu'il est plus excrémenteux ; prêt à se moisir et à se corrompre ; enfin, parce que le lait qui suit coule facilement dans la bouche de l'enfant. »

Approchant le sein de la bouche de l'enfant, la nourrice l'exprime légèrement afin de l'inciter à le sucer ; durant la tétée elle aide l'enfant, en exprimant légèrement le sein et en se gardant que le lait ne tombe dans le nez ou les oreilles.

Galien, dans son livre sur l'allaitement, dit que la quantité de lait à donner à l'enfant ne se peut dire de façon absolue et précise, ni le nombre des tétées, ni les heures. On s'efforçait à la Renaissance, dans certains milieux du moins, de régler le nourrisson. Au xvi^e siècle on s'en rapporte uniquement pour l'appréciation des doses au bon jugement du médecin. Celui-ci, dans cette appréciation, tenait compte de l'âge, de la force de l'enfant, de ses habitudes. Au fur et à mesure de sa croissance les doses étaient augmentées. Simon de Vallambert conseille de laisser le nourrisson sur la faim, « il ne convient pas tant lui bailler en un coup qu'il en soit saoul ».

Peu de médecins sont d'accord sur le nombre de tétées à donner dans les vingt-quatre heures. Les uns donnaient peu et souvent, car dans l'intervalle des prises de lait l'enfant dormait et ne souffrait pas n'ayant pas de surdistension.

Paul d'Agine conseille deux grandes tétées ou trois au plus par jour : il est probable qu'il ne compte

pas d'autres prises de lait moins considérables pendant l'intervalle, ni les tétées de la nuit.

Avicenne n'observe ce long espace entre les tétées que pendant les trois ou quatre premiers jours à cause du changement qu'éprouve le petit être entre les milieux intérieurs de la mère et l'air extérieur ; « or, toute mutation est dangereuse et le ventre est resserré par le passage de l'enfant au travers des parties génitales ; l'estomac contient une moindre capacité dans les premiers jours ». Mauriceau, dans son *Traité des Maladies des femmes grosses*, conseille de régler l'alimentation. « On tâchera de donner à téter toutes les deux heures pendant le jour et de ne lui donner le sein pendant la nuit que lorsqu'il s'éveille de lui-même. »

De même que nous ne pouvons déterminer par les renseignements recueillis la quantité de lait à donner à l'enfant, nous ne pouvons dire le temps et l'heure à laquelle on « lui réitérait l'exhibition du lait ». Simon de Vallambert conseille de l'allaiter à nouveau quand il a pris depuis longtemps et que le lait précédemment ingéré ne l'a pas pris « superflument », c'est-à-dire que son ventre après la prise de lait ne s'est pas tendu et que l'enfant n'a pas fait « beaucoup de ventosités par le bas ».

S'il a pris suffisamment, mais pas trop, son urine n'est pas blanche ; il ne se trouve point pesant et lâche ; son sommeil n'est pas trop long, et en dormant il ne se tourne pas de tous côtés. De plus il ne

pleure pas par suite d'une trop grande réplétion qui occasionne tension et douleurs.

Pour le mettre au sein les mères tenaient compte du cri du bébé. Elles voyaient « si son cri coïncidait avec l'heure où elles jugeaient que le lait ingéré avait été digéré ».

Les pleurs de l'enfant sont, d'après les auteurs (Simon de Vallambert), caractéristiques. « C'est un petit pleurer qui n'est que bon, il excite l'appétit de l'estomac, éveille la chaleur naturelle, purge le cerveau et les parties pectorales se dilatent. » Mais comme le conseille Galien, il ne faut pas trop laisser l'enfant pleurer ou crier de peur qu'il « n'en cause des passions immodérées et aussi parce que par trop laisser crier, le péritoine se rompt et le boyau leur dévalle et aussi quelquefois la coëffe du ventre ». Simon de Vallambert distingue ce petit pleurer et le grand pleurer qui débilité la vue « à cause du tassement des yeux par une trop grande vuydange et parce qu'il dilate les yeux ». Au contraire, le petit pleurer « mondifie » le cerveau des humidités aiguës qui y abondent et nettoie le nez.

Le berceau était placé dans une chambre où l'air était très pur, bien tempéré ; on l'entourait de bonnes odeurs ; la chambre devait être exposée au soleil levant, la fenêtre maintenue ouverte. Simon de Vallambert conseille de laisser l'enfant dormir tant qu'il veut, car, « tant qu'il est nourri de lait, tout son régime doit être humectation, et cela jusqu'à trois ans ». On berçait, comme dans l'antiquité, en chan-

tant ce qui faisait assoupir les esprits animaux.

Suivant le conseil d'Avicenne, l'enfant était baigné deux ou trois fois par jour ; à chaque bain, on nettoyait et on renouvelait le linge, on en profitait aussi pour lui donner à téter. Le bain était considéré comme un supplément d'exercice (Galien), aussi était-il inutile de le continuer lorsque l'enfant grandissait et marchait seul. Après chaque bain, on façonnait les membres et l'on pressait sur le ventre pour faire uriner. Enfin, on faisait au nourrisson une friction et une onction. Les frictions étaient graduées en « assez dures et assez douces et gracieuses ; longues et brèves, tempérées et médiocres ». On façonnait les membres, la tête, le visage du jeune enfant, car on considérait comme possible de corriger certains traits ou certaines difformités. On frottait la tête et on la peignait « afin d'attirer le nourrissement à la tête ; aussi faudra-t-il peigner beaucoup les enfants à petite tête et peu, au contraire, les enfants à grosse tête ».

Après l'embaillotement, on soignait le nez et les yeux avec de l'huile d'amande douce. On faisait danser l'enfant en le prenant sous les aisselles et l'on éduquait ses divers sens : « Les sentiments de la vue, de l'ouïe, de l'odorem et du goust, de l'attouchement. » On ne sortait le bébé que lorsqu'il était éveillé et jamais pendant son sommeil, car à ce moment le cerveau étant refroidi, le grand air aurait pu surprendre l'enfant et lui causer de grands malaises. On le rentrait également dès qu'il s'endormait.

Enfin, il était ordonné à la nourrice de suspendre l'allaitement dès qu'elle était fatiguée « en tout temps qu'elle n'est pas nette, ou de fièvre ou de coliques, ou de flux du ventre, ou de trop grande constipation douloureuse comme en colique froide ou en quelque autre grande maladie ». Dans tous ces cas le nourrisson était confié à une autre nourrice ; mais bien souvent celle-ci, au lieu de lait, lui donnait de la bouillie « qui occasionnait chez l'enfant le hoquet et le faisait tomber en défaillance, car cette bouillie s'attachait à son estomac et s'y pourrissait. Même l'enfant pourra tomber en léthargie par la quantité de mauvaises vapeurs que cette bouillie pourra envoyer à son cerveau ».

Diverses médecines étaient employées en cas de vomissements ; la plus courante était la suivante : « une heure environ avant de donner le sein, on baille à l'enfant une cuillerée d'eau de cannelle simple dans laquelle on aura mêlé dix à douze grains d'yeux d'écrevisses ».

Quand on donnait un remède à la nourrice, on suspendait l'allaitement : médecine laxative, ou vomitive ; ou quel'on appliquait extérieurement quelque caustique « car les médecines altèrent le lait » (1)

1. Mauriceau indique quelques médecines propres à guérir les crevasses du sein : appliquer dessus, en s'abstenant de donner le sein, de l'huile de cire neuve, puis de l'eau de chaux.

Jusqu'à quel âge allaitait-on les enfants ?

A cette question encore, on ne peut répondre de façon catégorique, et c'est sur de nombreux paradoxes que se guidaient les mères. Les filles, par exemple, devaient téter moins que les garçons ; elles pouvaient être sevrées à dix ou dix-huit mois au plus tard. Les fils, au contraire, devaient attendre jusqu'à deux ans.

Un proverbe disait même : « Le garçon doit être bien nourri, mal vêtu et bien battu ; la fille mal nourrie, bien vêtue et bien battue. »

Galien, Avicenne, Avenzoar conseillaient d'allaiter jusqu'à deux ans. Mais, à l'époque de la Renaissance, nous avons constaté dans les écrits que nous avons consultés que le lait était comme unique aliment donné jusqu'à la sortie des dents.

Guérin conseille de donner le lait jusqu'à l'apparition des dents de devant, c'est-à-dire de deux dents au maxillaire supérieur, deux au maxillaire inférieur. Averbhoès donnait le même conseil : « Il faut que le nourrissement soit conforme à celui qui le prend » ; mais il suffisait que les dents apparaissent ; on n'attendait pas qu'elles aient complètement percé les gencives.

Toutefois, si l'on s'apercevait que même avant d'avoir quelques dents l'enfant avait fréquemment envie de manger, de prendre les aliments qui étaient

à sa portée, c'était là pour les mères un signe-suffisant pour lui « bailler autre viande plus solide que le lait » (1). C'est à l'âge de deux ou trois mois que Mauriceau faisait donner la bouillie ; mais il recommandait que le lait avec lequel on la faisait soit trait le plus récemment possible.

On faisait suivre la bouillie d'une tétée pour la délayer dans l'estomac. En tous cas, c'est seulement lorsque les digestions étaient bonnes que l'on donnait à l'enfant, autre chose que du lait. « La digestion mauvaise se reconnaît aux égestions, aux urines, au dormir. Les rots, les vomissements, l'expulsion de ventosités et l'odeur des choses susdites en sont des signes évidents. » (Simon de Vallambert). N'est-ce pas là l'opinion d'Hippocrate ? et nous sommes en 1565 !

Mais à toutes ces règles, la nourrice faisait maintes infractions ; tous les auteurs en parlent et dans les meilleures familles bien souvent, la nourrice donnait à l'enfant toute autre nourriture que du lait « dès qu'il fait nez ». C'était d'ailleurs la règle à la campagne où l'enfant, quand il ne tétait pas, mangeait de la bouillie. Plus loin, à l'occasion de l'allaitement artificiel, nous verrons que celui-ci semble n'avoir été qu'un mode exceptionnel d'alimentation ; il resta

1. Ce terme de viande se retrouve dans tous les ouvrages de la Renaissance, mais il ne signifie pas obligatoirement la chair des animaux ; il désigne également les purées, les panades, les bouillies dont on alimentait l'enfant au moment du sevrage.

tout au moins cantonné et localisé dans certaines provinces.

Après avoir donné la bouillie on donnait à boire du lait au petit pot.

Les médecins ont tous signalé les dangers d'une alimentation autre que le lait, trop précoce. Tous, ils ont vu « *survenir des gibbosités, des bosses en quelque partie du corps, de gros ventres et des ventosités,* » qu'ils rapportent à l'alimentation trop précoce. « Les humeurs grossissent et descendent aux spondyles de l'échine. Ce sont les ventosités qui repoussent les côtes et le dos encore tendres et mous ? »

C'est donc lorsque les premières dents apparaissent que l'on donnait à l'enfant, en l'y accoutumant progressivement, une « autre viande solide ». D'abord une nourriture très tendre autre que du lait, puis une alimentation plus substantielle dont on augmentait en dernier lieu la quantité.

Simon de Vallambert fait à ce sujet de nombreuses recommandations qui avaient très vraisemblablement leur raison d'être. On évitera, dit-il, le jus de viande, les purées de pois ou les gâteaux qui rendent « la tête pesante, le ventre plein et enflé ». Le rachitisme était donc relativement fréquent d'après les symptômes que nous avons décrits ici et plus haut. Pas de sucreries qui attirent les vers. Au contraire, il faut donner des bouillies, des panades miellées. La soupe de pain et la panade semblent avoir été données de toute antiquité. On les retrouve men-

tionnées dans tous les ouvrages de l'époque et aussi dans les auteurs du xvii^e et du xviii^e siècles qui tous ont plus ou moins examiné rétrospectivement les faits et gestes de leurs ancêtres.

Comme aliments au début du sevrage, Galien préconise le pain trempé dans un brouet de chair ou de légumes ; à deux ans il permettait la viande d'animaux.

Avicenne recommandait le pain mêlé à du lait ou à de l'hypocras fait de miel ou de sucre dissous dans de l'eau ou du vin. On triturerait le pain dans ce mélange avec le doigt et on le donnait à l'enfant. Il existe encore de petites cuillères qui servaient, dans les familles aisées, à ce genre d'alimentation.

La panade vantée par tous les auteurs était composée de pain bouilli dans une soupe de légumes ou dans du bouillon de bonne chair « en un petit pot de terre, plombé et le fait on cuire à petit feu de charbon sans fumée en le menant toujours avec une cuillère en argent ou en bois ».

La bouillie était inconnue des Grecs et des Arabes ; d'ailleurs au xv^e et au xvi^e siècle elle fut extrêmement critiquée ; à côté de ses défenseurs on pourrait citer de très nombreux détracteurs. Ceux-ci lui reprochaient d'être mal cuite en général, « il se produisait alors un chyle cru dont une grande partie ne pouvait pas être changée en sang et qui allait au rein avec un peu de férocité, s'y arrêtait, s'y épaississait et formait une pierre ». (Guérin).

Elle ne fut connue qu'au xv^e siècle. Elle était faite

avec de la farine de froment et du lait de vache ou avec de la mie de pain et du lait cuit jusqu'à consistance moyenne. La bouillie était donnée avec les doigts ou avec une cuillère.

Toutefois, dans les campagnes on la faisait semi-liquide et elle était donnée dans une corne de bœuf creuse dont on avait perforé la petite extrémité. C'est par cette petite extrémité « adaptée à la similitude d'un tétin que l'enfant suçait de la bouillie ».

On la donnait aussi quelquefois comme remède. Contre la toux on la cuisait avec de l'eau de fenouil ou avec la décoction d'une herbe telle que *l'ungula caballina et barbara*. Contre les vers, on donnait aussi la bouillie, mais en y mêlant de la poudre de semence de pourpier, de la poudre de chaux, de barbotine ou de la râpure de corne de cerf.

Vers le quinzième mois on donnait encore le sein à l'enfant, mais les aliments qu'il prenait outre le sein étaient plus nombreux. Il mangeait ainsi un jaune d'œuf, de la viande de veau, du chapon, de la « poulaille hachée menue dans un brouet ou dans de la soupe au pain ». On lui donnait un petit repas ainsi composé deux fois par jours.

Dans les campagnes, nous avons vu que les mères donnaient aux enfants des aliments qu'elles mâchaient, cette habitude que l'on retrouve chez les Grecs était proscrite par les Romains. Mais dans les campagnes les mères ne se contentaient pas de quelques aliments faciles à digérer; elles mâchaient pour leur nourrisson jusqu'à des noix, des châ-

taignes ; les unes et les autres étant douées de propriétés thérapeutiques spéciales.

Avicenne, Gordon, conseillent cette pratique de mâcher la nourriture avant de la donner, car l'enfant n'a pas assez de dents et aussi parce que « la viande (toute nourriture autre que le lait) reçoit une chaleur et une certaine digestion dans le chaud de la bouche, conforme à la chaleur digestive de l'estomac ». On avait donc conscience de la nécessité d'aider à la digestion d'aliments aussi indigestes pour un enfant au moment du sevrage.

Dans les bonnes maisons, nous dit Simon de Vallembert, cette manière de faire n'est pas en usage et doit être rejetée, « car la salive de la mère ou de la nourrice est à craindre tant parce qu'elles sont échauffées du travail, qu'elles sont courroucées ou émues, ou qu'elles sont chaudes après l'homme. La salive ferait donc venin et poison à l'enfant ».

Au moment des petits repas (entre lesquels on donnait le sein) on lui donnait comme boisson de l'eau, mais pas de lait. Le vin qui était assez généreusement donné aux enfants à Rome dans l'antiquité, en France était totalement défendu.

Après le repas, on couchait le bébé et on l'endormait soit par des chansons, soit au son du luth ou d'une viole, ou d'une guinterne.

Enfin, à deux ans le sevrage devait être complètement terminé d'après Paul d'Ægine, Haly-Abbas, Avicenne. Les médecins de la Renaissance pensaient de même. A cet âge l'enfant ayant toutes ses dents

on ne lui donnait plus de lait, car si on lui en avait encore donné, il se serait corrompu avec les viandes dont il se nourrissait.

Joubert ne conseille pas de sevrer complètement à deux ans, mais plutôt quand les molaires auront apparu. « Ceux chez qui les dents sortent avant deux ans doivent être sevrés avant deux ans. » De même on pourra sevrer complètement le nourrisson s'il se dégoûte du lait et veut manger de la viande ; il faut toutefois dans ce cas qu'il soit « en bonne complexion ».

S'il s'agissait d'une fille, le sevrage devait être terminé à dix-huit mois, c'est-à-dire plutôt que chez un garçon, « car les filles n'ont pas besoin de si grande force puisqu'elles ne bougent pas de la maison ».

Un point respecté par tous les médecins en général était l'époque de l'année où l'on devait sevrer l'enfant ; *il faut sevrer en hiver, jamais en été.*

Mais combien d'exceptions, à côté de ces règles générales, voyons-nous signalées ! Nous ne retiendrons que les principales, pour montrer que le sevrage avant deux ans devait être bien fréquent.

On doit sevrer plus tôt si l'enfant digère mal le lait ; et « pour le regard de la nourrice parce qu'elle est malade ou que son lait fait défaut, ou qu'elle est grosse ».

En tout cas, c'est progressivement et lentement que l'on doit, d'après Simon de Vallembert, augmenter la proportion de viande qui entre dans le régime du nourrisson. On pourra, d'après lui, supprimer

complètement la tétée de la nuit et après le bain et la friction du matin donner une tétée. On laissera ensuite, pendant deux heures environ, l'enfant sans rien prendre. A ce moment on « lui baillera quelque viande solide ». Trois heures après le dernier repas, une tétée et l'enfant était mis au berceau. Au réveil on donnait un bain et l'on promenait l'enfant au grand air. Au retour de la promenade on donnait quelque viande solide. Comme boisson on ne donnait pas de lait, mais de l'eau bouillie corrigée avec des lingots d'or ou des carreaux d'acier rougis au feu et « éteints en icelle ». Jamais de vin.

Pour dégouter l'enfant du sein on le frottait avec de l'ail, de l'absinthe, de la coloquinte, de l'aloès ou de la suie délayée dans de l'eau, ou bien on appliquait dessus un emplâtre composé de myrrhe et de menthe sauvage.

Durant le sevrage on surveillait attentivement, comme nous l'avons déjà indiqué, les selles et les urines. Si l'enfant était constipé on lui mettait un suppositoire de miel cuit. S'il n'urinait pas suffisamment « on le purgeait par l'urine en lui donnant de la moelle de semences de melon ». On veillait aussi à purger le cerveau « le ventre supérieur par cracher et évacuation des superfluités des oreilles, des yeux, du nez ». A la fin du sevrage, l'enfant était arrivé à prendre quatre repas par jour, et jamais on ne le laissait s'endormir sans lui avoir fait prendre quelque nourriture, de peur que sa « chaleur naturelle, fautive d'être occupée à cuire quelque nouvel aliment,

n'ait consumé avec avidité son humide radical. »

Les aliments dont on nourrissait l'enfant devaient être tempérés et nourrir beaucoup, mais être facilement cuits (c'est-à-dire digérés), n'ayant rien de grossier qui puisse boucher les petits conduits de son corps.

Jamais l'enfant ne devait manger de légumes qui « sont des grains nés dans des écossees », tels que les pois, les fèves, les lentilles, et cela pour l'accoutumer à cuire de plus forts aliments. On n'en donnait jamais en tout cas aux enfants atteints d'épilepsie.

Au contraire, le pain mollet, la chair des oiseaux sauvages lui étaient spécialement recommandés. Les alouettes, les grives, les francolins, les ortolans, les tourterelles, perdrix, ramiers, les faisans étaient déclarés excellents pour lui.

Pas d'oie ni de canne ; leur chair est trop dure ; ni de la caille qui donne l'épilepsie dans les pays où ces oiseaux vivent d'ellébore, ni de bécasses qui peuvent produire des vers.

On donnait aussi, mais seulement en deuxième ordre, du poulet, du pigeon, du mouton ; on ne donnait ni bœuf, ni porc. Les racines nuisent à l'enfant par leur acrimonie ; les champignons, les truffes sont contraires à l'enfant ; « les champignons sont en effet des aliments douteux, qui ont tant de rapport avec le venin que si au lieu de leur origine il se trouve quelque fer rouillé, quelque étoffe pourrie ou qu'un serpent les ait atteints de son souffle, tout leur

suc se change en poison. Les fruits sont utiles pendant les chaleurs ; ils corrigent la sécheresse de tout le corps qui vient de trop suer et trop uriner. On prescrira spécialement les melons, les cerises, les abricots, les pêches, les prunes, les mûres, les figues, les raisins, les citrons qui empêchent la pourriture et les vers ». (Guérin, *Méthode d'élever les enfants, selon les règles de la médecine*, 1600).

ALLAITEMENT ARTIFICIEL

CHAPITRE PREMIER

ALLAITEMENT ARTIFICIEL DANS L'ANTIQUITÉ

L'allaitement artificiel a-t-il existé chez les anciens ? Autant, lors de nos recherches sur l'allaitement au sein nous avons trouvé dans les auteurs des renseignements précis sur l'allaitement par la mère, sur l'allaitement par les nourrices, autant les plus petites indications manquent sur l'allaitement artificiel. Tous les auteurs, historiens, philosophes, poètes, médecins ont écrit abondamment sur l'allaitement au sein. En sculpture, nous retrouvons également de très nombreux documents. Sur des bas-reliefs, sur des vases peints, combien sont nombreuses les illustrations de la vie familiale en Egypte, et surtout en Grèce et à Rome. De nombreuses reproductions en sont données dans les livres qui traitent de la vie familiale dans l'antiquité. Aux articles Educatio-

Nutrix par exemple du *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, nous en voyons d'intéressantes reproductions.

Pour affirmer l'existence de l'allaitement artificiel dans l'antiquité, il faut nous reporter soit aux textes, soit aux monuments, soit aux débris archéologiques que les fouilles entreprises systématiquement ou que le hasard ont fait découvrir sur ce sujet.

Or, les très rares textes que nous avons pu trouver, ayant un rapport plus ou moins direct avec cette partie de l'allaitement, sont aussi peu précis et explicites que possible sur l'existence de l'allaitement artificiel dans l'antiquité.

Cette variété d'allaitement existait-elle chez les Hébreux ?

Un passage de la Bible tiré du jugement de Salomon pourrait permettre de dire que, si chez les Hébreux les nourrices n'existaient pas, on connaissait du moins l'allaitement artificiel. « M'étant levée le matin pour donner du lait à mon fils, il m'a paru qu'il était mort. » (Rois, ch. XVI.)

Faut-il, comme Auvard auquel nous empruntons ce passage, penser que la mère s'était levée pour donner le lait d'un animal à son enfant ? Le nouveau-né était en effet, chez les Hébreux, à côté de sa mère, le sein de celle-ci était à portée du nourrisson. Pour le lui donner, la mère n'a donc point à quitter sa couche, mais seulement à se tourner vers lui. Ou bien, ne faut-il pas penser plutôt que la mère donnait le sein à l'enfant après s'être assise. Cette habitude

existait chez les Grecs et chez les Romains. La nourrice, chez eux, se couvrait, pour nourrir l'enfant, d'un manteau dont l'étoffe était de qualité variable avec la fortune de la famille.

Dans un passage d'Ovide cité par Sue le Jeune (dans son *Histoire des Accouchements*), nous trouvons sur l'allaitement artificiel un autre document que Sue a réduit à néant ; il s'agit de Dryope changée en arbre, qui avant sa métamorphose venait au bord d'un lac pour offrir aux nymphes des guirlandes.

*Inque sine puerum qui nondum impleverat annum
Dulce ferebat onus, sepidique ope lactis alebat*

« Tenant dans ses bras son fils qui n'avait pas encore un an, doux fardeau qu'elle portait et qu'elle nourrissait au moyen de lait chaud. »

Sue fait remarquer, avec juste raison, aux auteurs qui voient dans ce passage une pratique d'allaitement par le lait des animaux chauffé, que dans une forêt, sans aucun instrument à sa portée, et sans qu'Ovide ne signale la présence d'un animal dans le voisinage, il est bien peu probable que Dryope ait donné à son nourrisson un autre lait que le sien. *Tepidi* semble plutôt s'appliquer à la température tiède normale du lait maternel.

Comme troisième document, nous signalerons, d'après M. Hild (doyen de la Faculté des lettres de Poitiers), un passage d'Hérodote où l'on peut lire l'histoire d'une expérience tentée par un roi d'Orient, qui voulait savoir quelle était la première langue

parlée par les hommes de sa race : des enfants furent enfermés avec des chèvres, celles-ci étant à la fois leurs nourrices et leurs professeurs de langue. Naturellement ils n'apprirent pas d'autres mots que *bé*.

Restent les légendes diverses d'enfants illustres allaités par des animaux : Jupiter, Esculape, Egisthe qui furent allaités par une chèvre. Pélidas roi d'Iolchos, fils de Neptune nourri par une jument : Hiéron et Platon par des abeilles, Médas par des fourmis, Sémiramis par des colombes, Cyrus par une chienne, Orion, fils légendaire de Bélissant par une ourse, Télèphe fils d'Hercule, le roi Habis par une biche, et enfin Rémus et Romulus nourris par une louve. Il est inutile d'insister sur le caractère essentiellement fabuleux de ces légendes ; nous rappellerons simplement que la louve nourrice de Remus et Romulus fut Laurentia, femme de Faustulus, intendant des bergers du roi. Le nom de louve lui avait été donné en raison de sa débauche.

Enfin, nous avons trouvé à l'article allaitement de l'*Encyclopédie* de 1790 la note suivante : « Au témoignage d'Antiphane, au temps d'Alexandre le Grand, les Scythes nourrissaient leurs enfants avec le lait des animaux et croyaient les préserver, par ce moyen, des misères auxquelles étaient exposés les enfants des Grecs nourris par des femmes ! » Ceci paraît un peu fantaisiste comme raison : car les Scythes devaient autour d'eux voir bien d'autres peuples dont les enfants étaient allaités par leurs mères et qui ne souffraient pas des misères des Grecs. A part ces

textes, essentiellement discutables, nous n'en avons pas trouvé d'autres qui puissent nous renseigner suffisamment.

Comme seconde source de renseignements, nous devons naturellement nous reporter aux scènes représentées sur les monuments. De scène se rapportant à l'allaitement artificiel, il n'y en a pas. Sur aucun monument de l'antiquité, on ne voit une nourrice ou une mère tendant à l'enfant au maillot ou plutôt entouré de bandelettes un vase quelconque afin de l'alimenter. Au contraire, sur de nombreux bas-reliefs, on nous représente la nourrice debout, les seins nus, tendant les bras vers un nourrisson que la mère tient serré contre sa poitrine : derrière la mère se tient le père qui sourit à l'enfant et à ses pieds une esclave, la nourrice sèche peut-être, s'occupe à un travail quelconque.

Un grand nombre de bas-reliefs, de vases en bronze représentent des enfants au milieu d'animaux en liberté, de chèvres en particulier. De plus, on nous représente souvent des enfants tétant des chèvres ; mais, outre qu'il s'agit d'enfants plus âgés que de simples nourrissons, aucun texte ne vient nous expliquer ces figures. Peut-être s'agit-il simplement de l'allaitement fabuleux de ces enfants illustrés de la mythologie allaités par des animaux.

Comme exemple, nous n'en donnerons qu'un ; celui de l'allaitement de Rémus et Romulus par une louve maintes fois représenté ; les textes viennent ici nous expliquer ce monument et réduire, comme

nous l'avons vu, à néant la légende de leur allaitement par une louve qui n'était autre que *Laurentia*.

Toutes ces scènes ont un caractère fabuleux et quelquefois de pure fantaisie décorative.

De plus, l'allaitement avec le lait des animaux a dû être empêché par bien des préjugés. Nous en avons, au cours du chapitre précédent, relevé quelques-uns : il nous suffira de rappeler que ces préjugés existaient encore au ^{xvii}^e siècle ; les qualités comme les défauts de la nourrice pouvaient être transmis par le lait. Mauriceau, par exemple, raconte qu'un certain enfant fut nourri du lait d'une chienne, « mais il se relevait le nuit pour hurler avec les autres chiens » et plus loin « le lait de chèvre rend si alaire que les enfants qui en sont nourris sont admirés pour leur promptitude et légèreté de courir ».

Au sujet des monuments, nous citerons aussi l'opinion de M. Hild publiée dans le *Poitou médical* ; dans une lettre au D^r Roland (celui-ci lui demandait son opinion sur l'allaitement artificiel dans l'antiquité). « Nulle part je ne trouve de traces d'une pratique de l'allaitement artificiel dans l'antiquité gréco-romaine..., l'allaitement par le sein est le seul qui paraisse avoir été pratiqué tant chez les Grecs que chez les Romains païens. Il n'y a pas de vestiges de biberon ou de quoi que ce soit qui y ressemble, ni chez les auteurs classiques, ni parmi les débris archéologiques de la vaisselle familiale. » Toutefois, il conclut à la fin de sa lettre « peut-être le biberon a-t-il existé de tout temps, mais il n'a pas d'état

civil. C'était un vase approprié à la bouche du petit enfant et disposé pour une double ouverture, l'une qui embouchait, l'autre qui permettait l'écoulement du lait en facilitant le passage de l'air. C'était une cruche qui avait un goulot sur la panse. L'absence de textes le concernant s'explique par ce fait très simple que ce vase servait encore à d'autres usages. Son emploi pour l'alimentation lactée était exceptionnel et borné à la classe des pauvres gens qui n'ont point d'histoire et ne défraient que rarement la littérature ancienne. Le biberon médicinal est chose moderne ; plus moderne encore qu'on ne pense, comme la vraie médecine ; c'est pour cela que je l'ai vainement cherché jusqu'au xiv^e siècle ».

Si nous avons transcrit avec détails cette lettre, c'est pour montrer le désaccord qui existe au sujet de l'allaitement artificiel et du biberon en particulier, entre les archéologues. Nous allons voir en effet que si les textes et les monuments ne nous renseignent nullement sur l'allaitement artificiel dans l'antiquité, les fouilles et les recherches dans les sépultures gallo-romaines nous donnent quelques renseignements intéressants, mais que l'on peut diversement interpréter.

Contre l'allaitement artificiel dans l'antiquité, nous signalerons aussi, d'après nos recherches personnelles, l'absence complète de documents sur ce sujet jusqu'au xviii^e siècle. Avant, en effet, d'avoir trouvé comme documents les recherches fort intéressantes de M. Roland à Poitiers et de M. Dufour à Rouen, nous

avons conclu que l'allaitement artificiel n'était pas pratiqué par les Grecs et les Romains ; tout au moins de façon systématique. Or, si les auteurs avaient laissé quelques renseignements sur l'allaitement artificiel, nous les retrouverions dans les auteurs de la Renaissance, qui ont profité rigoureusement de l'expérience des anciens.

C'est ce qui nous permet de dire, dans notre prochain chapitre, que l'allaitement artificiel est resté en France, cantonné dans les régions où l'on avait sur lui acquis une certaine expérience dont l'influence ne s'est pas extériorisée.

Donc, d'après les textes, même en prenant le mot au sens le plus large de vase à boire, il est difficile d'établir l'origine du biberon. Dans le *Dictionnaire de l'ancienne langue française de Godefroy*, il n'est jamais cité au sens moderne et spécial de vase à boire à l'usage des nourrissons pour l'absorption du lait. Dans Aliénor de Poitiers le mot est encore pris au sens du mot *guttus*.

Le *guttus* dont Plaute donne un diminutif *guttulus* est, en effet, ce qui ressemble le plus au biberon. C'est un petit vase à col étroit destiné à verser goutte à goutte de l'huile, du vin, des parfums soit sur l'autel des sacrifices, soit sur la tête.

Enfin, pour expliquer l'absence de ce genre d'alimentation chez les anciens, nous rappellerons que les sociétés grecques et romaines étaient basées sur l'esclavage. Il était bien simple et bien facile à la mère qui ne voulait pas allaiter de se faire rempla-

cer par une de ses esclaves. Et, progressivement, cette habitude des nourrices s'est ancrée et enracinée dans l'esprit des mères.

Si enfin nous nous adressons à la troisième source de documents que l'on doit consulter pour toute recherche sur l'antiquité, c'est-à-dire aux découvertes archéologiques, nous remarquons que, dans maintes circonstances, les archéologues ont trouvé dans des sépultures de nourrissons de quelques mois, des vases *guttus* ayant pour les uns certainement servi de biberons ; n'en ayant pas servi pour d'autres. Nous avons vu, par la réponse de M. Hild, que certains archéologues n'admettent pas l'existence des biberons dans l'antiquité, tandis que d'autres sont convaincus de son usage aux temps gallo-romains.

Des vases étiquetés biberons et remontant aux temps gallo-romains, on en trouve dans presque tous les musées : il est curieux de voir que leur histoire n'a pas été tracée. Deux documents intéressants nous ont servi pour continuer notre travail, ce sont : d'abord une lettre de M. C. de la Croix (1) à M. Roland (professeur à l'École de Méd. de Poitiers) et ensuite une recherche sur les biberons dans le pays de Caux de M. Dufour (2).

Aussi, pour terminer l'histoire de l'allaitement arti-

1. Membre du Comité des travaux historiques ; lettre publiée dans le *Poitou médical*, 1897.

2. Publiée dans la *Normandie médicale*, 1897.

ficiel dans l'antiquité, reproduirons-nous une partie de cette lettre de M. de la Croix ayant trait à la découverte de quatre biberons dans deux nécropoles gallo-romaines de Poitiers, et donnerons-nous la reproduction des biberons estimés authentiques par M. C. de la Croix.

Nous y ajouterons la reproduction de quelques biberons gallo-romains trouvés dans l'article de M. Dufour publié dans la *Normandie médicale*.

Quatre biberons trouvés dans deux nécropoles gallo-romaines de Poitiers (fragments de la lettre de M. C. de la Croix). Ces biberons figurent dans les musées de la Société des antiquaires de l'Ouest.

« Les deux premiers biberons ont été trouvés dans la grande nécropole des Dunes (à Poitiers) que j'ai minutieusement fouillée en 1879 et en 1880. Les deux autres ont été découverts fortuitement dans une deuxième nécropole gallo-romaine circonscrite dans une partie de notre promenade de Blossac.

Le biberon (figure 1) en verre mousseline blanc avec bec sur la panse et orné d'une anse faisait partie d'un petit mobilier entourant le squelette d'un enfant. Le corps de cet enfant a été déposé dans un sarcophage en pierre, de forme rectangulaire à ses extrémités, fermé par un couvercle également en pierre, mais n'adhérant pas entièrement aux bords du sarcophage ; ce qui fait que le squelette et les objets placés près de lui étaient recouverts d'uneorte couche de sable amené par alluvion. Le sable ayant été enlevé avec précaution, on aperçut le sque-

lette. A gauche de la tête, le biberon en verre ci-dessus désigné et une petite burette en terre blanche. A droite de la tête un petit verre à boire ; aux pieds un petit coq en bronze dont la tige adhérente à l'oiseau est dépourvue de la douille en bois sans doute destinée à le maintenir debout.

Le biberon en terre grise (reproduit sur la figure 2) est corné et recollé : il faisait partie de la sépulture à uston. L'incinération avait lieu sur place, c'est-à-



FIG. 1



FIG. 2

dire sur le terrain appartenant à la famille. Le corps de l'enfant, suivant l'usage, avait été placé sur un bûcher et on avait disposé autour de lui certains objets lui ayant appartenu.

Après l'incinération on ramassa les os calcinés du corps et on les plaça dans une terrine qu'on recouvrit d'une assiette en terre dite samienne, portant la signature du fabricant Agiana. On mit à côté de cette urne improvisée un cruchon en terre rose commun. Bien entendu, ces objets n'avaient pas été brûlés. Parmi les objets incinérés, j'ai trouvé trois

petits pots en terre grise, une assiette rouge commune, le petit biberon, un collier composé de sept monnaies et d'un coquillage, deux monnaies non percées et trois attaches, un petit couteau fermé monté en os.

Le biberon figure 3 est en verre de couleur verte. Son bec est un peu moins fin que celui de la figure n° 2 ; sa panse est plus faible et sa hauteur est également moindre ; il a été brisé et recollé. L'anse manque, mais ses amorces sont encore parfaitement visibles. Il ne semble pas avoir été brûlé, il aurait donc appartenu à une sépulture par inhumation.

Le biberon de la figure 4 est en terre cuite qui fut recouverte d'un engobage blanc et gris dont on perçoit encore les traces. Il est plus petit que le précédent et de capacité moindre ; il possède un bec, mais pas d'anse ; il semble qu'on le prenait à pleines mains pour s'en servir.

Un autre biberon semblable à celui-ci figure dans les collections du musée de la ville. Je l'ai trouvé dans des fouilles que j'ai opérées dans le jardin botanique de Poitiers, au milieu de nombreuses poteries qui entouraient un four à céramiques de l'époque gallo-romaine.

Il est donc à présumer que ce biberon et le précédent sont de fabrication poitevine.

Comme nous venons de le voir, le biberon n° 2 a été trouvé par M. C. de la Croix dans une sépulture à ustion. Or, on n'incinérât jamais chez les anciens les enfants au-dessous de sept ans. Le vase trouvé dans cette sépulture à ustion n'était donc pas un biberon ;

puisque à sept ans l'enfant depuis longtemps ne s'en servait plus. M. C. de la Croix a soin d'ajouter que l'on avait pu mettre dans la sépulture tous les objets ayant appartenu à l'enfant, parmi lesquels le biberon qui avait été conservé dans la famille. Nous répondrons plus loin à cette hypothèse, en disant qu'on avait peut-être mis à côté du défunt un petit récipient quelconque destiné à contenir les aliments nécessaires pour son voyage au bord du Styx.

M. de la Croix ajoute une observation intéressante



FIG. 3

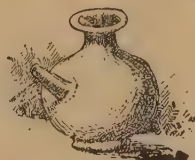


FIG. 4

à cette description des biberons. Ces petits vases ont été trouvés par lui dans des sépultures appartenant à la partie du cimetière où étaient enterrés les pauvres. La partie du cimetière où se trouvaient les sépultures des gens riches, partie nettement séparée de la précédente, ne présentait pas de sépulture où l'on puisse découvrir des biberons analogues aux précédents.

Ces vases se trouvant dans les sépultures des pauvres, faut-il uniquement en conclure que les riches avaient des esclaves qui allaitaient leurs enfants, et donc n'avaient pas besoin de recourir au biberon ; les pauvres, au contraire, qui ne pouvaient

pas nourrir leurs enfants employaient l'allaitement artificiel.

Quoi qu'il en soit, ces guttules avaient très vraisemblablement été déposées à côté du petit enfant mort pour subvenir à l'alimentation de ses mânes dans leur voyage de la terre aux bords du Styx. A côté de ces vases, la mère déposait les jouets de l'enfant et aussi des lares tutélaires tels que Latone auxquels étaient voués les parturientes et les nouveau-nés. Mais, de ce que ces petits vases étaient placés à côté de l'enfant avec ses objets familiers, faut-il en conclure qu'ils lui servaient également de façon coutumière? Ne plaçait-on pas simplement le lait dans un de ces petits *gutulus* parce que sa forme, ses dimensions l'indiquaient plus que tout autre pour jouer le rôle de petit vase à boire? c'est à titre de simple hypothèse que nous avançons ceci. De toute façon, il semble que l'on puisse très catégoriquement conclure que l'allaitement au sein par la mère, la nourrice était la règle, qu'il s'agisse de la classe riche ou de la classe pauvre. Nous citerons pour mémoire ces figures égyptiennes qui nous représentent des mères transportant leurs enfants sur le dos, les épaules ou les reins. L'enfant était maintenu dans une ceinture qui formait en arrière une sorte de hotte destinée à le soutenir. Donc, même à la campagne, la mère transportait son enfant au milieu des champs et pouvait l'allaiter facilement.

Si l'on nourrissait les enfants avec le lait des ani-

maux, c'était de façon tout à fait exceptionnelle. C'était une circonstance fortuite qui l'imposait ; si bien que les vases que l'on retrouve dans les sépultures des enfants de l'époque gallo-romaine ont servi à leur donner à boire. Mais l'allaitement artificiel n'étant pas réglé, n'étant pas une méthode avec ses principes, ses règles, ses indications fixes, on se servait pour donner à boire de n'importe quel petit vase.



FIG. 5

FIG. 6

FIG. 7

FIG. 8

De même nous verrons, à une époque rapprochée de la nôtre, le biberon n'être constitué que d'un vase quelconque en verre, dans le goulot duquel on assujettissait une éponge qui s'imbibait de lait et était sucée par l'enfant. Ces vases faisaient partie du mobilier de l'enfant et l'on s'en servait lorsqu'on ne pouvait pas sans doute, faire autrement, pratiquant ainsi l'allaitement mixte par exception.

Nous avons dans les figures 5, 6 et 7 les reproductions de trois biberons gallo-romains trouvés dans le pays de Caux auprès de corps d'enfants dont l'âge

variait de vingt-six à trente mois d'après l'état de la dentition.

Ces biberons en terre ou en verre contenaient quelques centilitres ; ils mesurent 10 ou 15 centimètres de haut, et possèdent une anse pour les saisir et un bec spécial rappelant de près ou de loin le mamelon de la femme. Ils permettaient la succion.

Les figures 8, 9, 10 sont les reproductions de trois biberons gallo-romains retrouvés dans des fouilles pratiquées dans l'ancienne Lutèce. Ils complètent, par leurs formes, les différentes variétés de biberons gallo-romains généralement découverts.



FIG. 9. et 10

CHAPITRE II

ALLAITEMENT ARTIFICIEL DEPUIS L'ANTIQUITÉ

Si nous nous rapprochons des temps modernes, nous constatons que la pratique de l'allaitement artificiel semble avoir toujours existé dans certains pays, et en France dans certaines régions. Cette alimentation artificielle était dans certains cas employée avec l'allaitement au sein (allaitement mixte), et dans d'autres cas, elle remplaçait entièrement l'allaitement au sein. Mais, de plus, un point est curieux à envisager, c'est la variété de l'alimentation artificielle. Il ne s'agissait pas uniquement, en effet, dans certains pays, de remplacer le lait de femme par le lait des animaux, mais aussi de substituer complètement au lait une nourriture telle que la bouillie, la panade, etc.

Les documents, jusqu'au xvii^e siècle, ne sont guère plus précis au sujet de l'allaitement artificiel que dans l'antiquité. Pour obtenir des renseignements sur la question il faut arriver au xviii^e siècle.

En effet, tandis que tous les traités d'accouchement parlent de l'allaitement de l'enfant au sein de la mère ou de la nourrice, tandis que tous se récrient contre l'abus des nourrices, dans aucun ouvrage on

ne parle de l'allaitement artificiel. Des bouillies, des panades, du sevrage, il en est question, mais de l'allaitement par le lait des animaux on n'en fait pas mention. Et cependant, il existait depuis fort longtemps certainement dans diverses régions; il était ailleurs employé, mais dans quelques cas isolés, ce qui explique qu'il n'ait guère été bien connu que dans les pays où il était pratiqué; et la coutume ne s'en répandait pas au dehors. L'allaitement maternel le rendait très secondaire. Le premier document sur l'allaitement artificiel est celui que l'on trouve dans une poésie du roman de *Robert le Diable* au ^{xiii}^e siècle. La nourrice redoutant de donner son sein à l'enfant tant il est méchant, lui donne le biberon :

Et quand li malfès afetaït
Sa noriche tous tant mordait
Tous sans hule, tous tans resquinge
Ja n'ert a aisse s'il ne winge
Les noriches cel aversier
Redoutent tant à alaitier
C'un cornet li afaitierent
C'onques puis ne l'alaitièrent.

Du cornet dont la nourrice se servait nous en reparlerons plus loin.

L'allaitement se faisait-il au petit pot, au biberon ou autrement, c'est ce que nous étudierons dans la suite. Nous rappellerons toutefois ce que nous avons déjà signalé plus haut. Dans le *Dictionnaire de la langue française de Godefroy*, le mot biberon n'est

jamais cité au sens moderne et spécial de vase à l'usage des nouveau-nés pour l'absorption du lait. Dans Aliénor de Poitiers le mot est encore pris au sens du mot *guttus* des Latins, c'est-à-dire de petit vase à col étroit, destiné à verser goutte à goutte des parfums ou autres liquides précieux.

A quelle occasion les recherches historiques ont-elles été faites sur le biberon et sur l'alimentation artificielle ? et pourquoi ont-elles été faites ?

Pour répondre à la question nous devons, sortant de notre sujet, empiéter sur les *xvii^e* et *xviii^e* siècles. On entreprit des recherches sur l'alimentation artificielle dans deux circonstances :

1^o Certains auteurs, au *xviii^e* siècle, se révoltèrent tellement contre l'allaitement mercenaire, qu'ils conseillèrent de recourir au lait des animaux quand le lait de la mère ne pouvait être donné ;

2^o L'allaitement artificiel fut, au *xvii^e* siècle, conseillé pour l'alimentation des enfants trouvés. Leur nombre devenant considérable, on n'avait plus assez de nourrices pour les élever et celles auxquelles on les envoyait n'étant pas surveillées, ne les allaitaient pas au sein. Elles leur donnaient une alimentation quelconque, si bien que les statistiques sur les enfants trouvés étaient extrêmement défavorables ; aussi, la Société royale de Médecine s'enquit-elle d'un moyen d'alimenter les enfants sans avoir recours au lait des nourrices. Plusieurs essais en furent faits, malheureux au début, car on n'avait aucune expérience de l'allaitement artificiel. Nous allons retracer l'histoire

de ces essais pour montrer qu'en 1779 la Société royale de Médecine elle-même n'avait aucune expérience personnelle de l'allaitement artificiel. Le document que nous donnerons en est la preuve.

L'allaitement artificiel était un mode d'alimentation exceptionnel, ce n'était pas comme actuellement une pratique courante d'allaitement. Il était cependant employé dans certains pays étrangers (où il avait même la préférence sur l'allaitement au sein) et dans certaines régions de France. *Ce n'était pas une méthode, c'était plutôt une coutume régionale.* Aussi voyons-nous, suivant les endroits, ce mode d'alimentation varier considérablement, tant dans la façon dont on le pratiquait (petits pots, biberon et ses variétés, cuillères, animaux tétés directement) que dans la nature de cette alimentation (lait, bouillies, panades).

Les principaux auteurs qui nous ont renseigné à ce sujet et qui ont élucidé la question sont : Baldini en Italie, qui prescrivit et conseilla un biberon spécial dans son ouvrage, premier dans son genre : *Manière d'allaiter les enfants à la main au défaut de nourrice*, 1786.

Underwood en Angleterre ; en Russie M. Betkzy ; en France divers auteurs et surtout la Société royale de Médecine, ainsi que la Société de Montpellier.

Les premières recherches sur l'allaitement artificiel furent donc faites pour remédier au mauvais état sanitaire des enfants trouvés.

Un arrêt du Parlement de Paris de 1680, nous

apprend le premier que l'on va s'occuper de l'alimentation des enfants trouvés.

En 1738 un projet d'alimentation fut conçu sans résultat.

En 1758 a lieu le premier essai, à Paris, d'allaitement artificiel, on le dut à M. de Chamousset, magistrat.

Une autre tentative en fut faite avec un biberon dont nous aurons l'occasion de reparler, russe ou anglais pour les auteurs du XVIII^e siècle, mais *que l'on retrouve en France au XIII^e siècle.*

En 1763, l'administration générale de l'hôpital de Rouen soumit un grand nombre d'enfants à l'allaitement artificiel : mais les résultats furent des plus mauvais.

En 1765, à Paris, un nouvel essai par M. Bellet fut fait.

En 1770, on propose devant ces échecs successifs de faire venir de Saxe des femmes expérimentées et de placer au château de Vincennes un établissement artificiel.

De nouveau, les essais ne réussissent pas au château de Vincennes. On refait quelques expériences en 1781. En 1784 et en 1786, des résultats aussi fâcheux les uns que les autres, à l'École vétérinaire de Charenton, à l'hospice de Saint-Sulpice, attirent l'attention de la Société royale de Médecine et de Chirurgie.

Les administrateurs de l'hospice des Enfants-Trouvés de Paris envoyaient un grand nombre d'en-

fants à Château-Renard, où l'on assurait que l'allaitement artificiel était employé avec le plus grand succès par les femmes de la campagne voisine. A l'hôpital d'Aix, on avait tenté d'élever les enfants trouvés avec le lait de chèvre.

Enfin, dans plusieurs royaumes étrangers, à Londres, à Breslau, on avait fait des tentatives semblables ; mais ces efforts n'avaient pas été couronnés de succès.

Si les tentatives de ce genre n'ont pas réussi, il faut en attribuer la cause à un manque de surveillance et d'expérience, aux épidémies catarrhales qui emportaient les enfants ; au muguet. Les enfants choisis pour ces expériences l'avaient été mal ; « pris à l'hôpital des Enfants-Trouvés où existait le muguet, qui régnait sous forme de véritables épidémies ». De plus, on proportionnait mal la nourriture à la faiblesse des enfants. Enfin ils étaient réunis en si grand nombre que dans les salles où ils étaient entassés il y avait, paraît-il, une odeur insupportable ! Le dernier établissement qui, à la fin du XVIII^e siècle fut ouvert, fut celui de la barrière de Monceaux. L'allaitement artificiel était donc loin d'être érigé à l'état de méthode définie. Dans certains cas isolés on en avait vu les avantages ; les médecins les connaissaient ; mais l'allaitement artificiel était mal appliqué. Dans les agglomérations on n'en constatait que les défauts.

Aussi la Société de médecine émit-elle le 12 février 1788 un programme détaillé : « La compagnie veut

vérifier les résultats obtenus par l'allaitement artificiel des enfants; mais elle veut aussi recueillir toutes les connaissances acquises sur cette matière afin de présenter au public un ensemble de faits que rien ne puisse contredire.

» Aussi, invite-t-elle médecins et chirurgiens à lui faire part de ce qu'ils peuvent avoir appris ou observé sur ce qui concerne l'allaitement artificiel.

» A Paris, à Rouen, dans plusieurs grandes villes d'Europe on a fait des essais pour élever des enfants avec le lait des animaux; la société veut avoir des détails.

» Quelle méthode a-t-on employé pour nourrir les enfants sains ou malades?

» Quel en fut le résultat? la mortalité? à quelle cause a-t-on attribué la mort des enfants?

» Est-ce à la nourriture artificielle elle-même? ou à des causes étrangères? (maladie vénérienne, entassement des enfants, muguet.)

» Dans certains pays, il est d'usage de nourrir les nouveau-nés avec le lait des animaux et d'autres nourritures artificielles. De même, dans beaucoup de provinces et de cantons, on cite plusieurs exemples isolés d'enfants nourris sans nourrice. La société demande des renseignements sur le nombre de ceux qui sont ainsi élevés; sur les motifs qui ont déterminé les parents à adopter ce genre de nourriture, sur la manière dont on nourrit ces enfants, sur les maladies auxquelles ils sont sujets et sur la morta-

lité de ceux qui sont soumis à ce genre d'alimentation. Il semble que les expériences isolées ont été plus heureuses que les essais en grand . »

Suit un questionnaire très détaillé. Nous avons donné ces quelques documents à titre de renseignements pour montrer l'état de la question à la fin du ^{xviii}^e siècle, Que penser des mêmes idées à la fin du ^{xvi}^e ?

Si en France l'allaitement artificiel n'était pas généralement pratiqué, Raulin nous assure qu'il y avait du moins, dans toutes les parties du monde, des provinces entières où les enfants étaient nourris au lait de vache ou de chèvre. Il nous cite particulièrement la Russie, le Danemark, l'Angleterre, l'Écosse, l'Irlande, la Hongrie, l'Allemagne, la Souabe en Franconie, la Suisse, la Hollande, le Canada et en France la Basse-Normandie (la Vallée d'Auge, Falaise et Montreuil-sur-Mer).

Baldini dit même qu'en Irlande et au Groënland on ne donnait jamais de nourrices aux enfants qui perdaient leurs mères, mais le lait des animaux.

Par Linnée nous apprenons qu'en Suède et dans la Bosnie, les paysannes nourrissent leurs enfants au lait de vache. Ce sont les vieilles femmes qui s'occupent de ce soin tandis que les mères vaquent à leurs travaux.

Brouzet nous affirme à son tour que, parmi les Moscowites, le lait de femme est inconnu.

Enfin, quelques auteurs du ^{xviii}^e siècle en France nous signalent aussi plusieurs exceptions connues.

Buffon, par exemple, nous cite le cas de paysans vigoureux qui n'ont eu comme nourrices que des brebis.

Dans l'*Encyclopédie médicale* de 1790, nous apprenons que le Mémoire des chirurgiens de la ville d'Aix signale le nom de 20 enfants nourris par des chèvres, soit dans la ville, soit dans les environs d'Aix. Qu'enfin un fermier des environs de Beauvais aurait nourri 13 enfants au lait de vache.

Pour insister ainsi sur des cas plus ou moins isolés d'allaitement artificiel, il faut croire qu'en général, celui-ci n'était pas très employé ; et que les exceptions à l'allaitement au sein peu fréquentes étaient signalées comme des curiosités.

Dans les pays où l'allaitement artificiel était employé, on se servait pour le pratiquer : 1° du lait des animaux, ou 2° des bouillies et des panades.

I. — *Le lait des animaux* était dans quelques régions donné en faisant directement téter le pis.

Il s'agissait surtout de chèvres, qui semblaient, d'après Bardfos et Rougeron, affectionner spécialement les enfants. On dressait même la chèvre à présenter son pis au nourrisson. Et l'on avait soin d'avoir toujours une chèvre pleine pour avoir sans cesse du lait en quantité suffisante.

Ailleurs, c'étaient de jeunes vaches que les enfants tétaient. A Falaise par exemple.

Ou bien on donnait le lait de vache à l'enfant après l'avoir traité. Si le lait cru « était trop pesant et donnait des coliques à l'enfant, les habitants de

Falaise assuraient qu'on les guérissait sûrement en donnant à l'enfant une bouillie très claire et bien cuite ».

Le lait de chèvre, trait fraîchement, était employé aussi dans quelques hôpitaux.

Dans certains cas, si l'enfant digérait difficilement, on coupait son lait dans différentes proportions, soit avec de l'eau de chiendent, avec une infusion de capillaires, une décoction de graminées (orge ou riz), ou avec de l'eau sucrée. Les infusions de semences de fenouil ou d'anis, de verangue ou de scorsamère étaient également employées.

En Angleterre, une pratique assez curieuse était très répandue ; le lait était coupé avec du petit lait sans acide. Pour préparer ce petit lait sans acide, il fallait opérer de la façon suivante : au lait récemment trait on mêlait des œufs frais bien battus et on faisait bouillir. Les œufs formaient avec le lait non coagulum. On jetait à ce moment sur filtre et il s'écoulait du filtre un petit lait « doux d'une qualité propre à servir de remède ou d'aliment ».

Boërrhave avait expérimenté personnellement cette recette, et il disait qu'ainsi préparé, le lait était capable de soutenir des hommes très robustes. Dans un essai aux Enfants-Trouvés on avait employé ce système. La proportion suivant laquelle on coupait le lait variait « suivant l'âge et la portée de l'estomac des enfants ». On coupait au quart, au tiers et jusqu'à moitié.

De plus, il était recommandé de ne pas chauffer à chaque prise de lait, le lait lui-même, mais les liquides qui devaient servir au coupage, afin de ne lui donner aucun goût.

Les enfants ne devaient pas changer d'animaux ; on calculait qu'une chèvre pouvait allaiter 2 nourrissons, une vache en nourrissait 4, quelquefois 6. Enfin Bourget calculait que l'on pouvait donner comme quantité dans les vingt-quatre heures, à *un enfant de trois mois, une pinte de lait (c'est-à-dire presque 1 litre de lait)* (0,93). Quant au nombre de prises de lait par jour, il n'y avait rien de fixé absolument ; en règle générale on donnait peu et souvent.

Enfin un médecin de Fribourg conseillait d'alimenter l'enfant dès sa naissance au lait des animaux ; cela « pouvait être dangereux, passé le premier mois ».

Lorsque le lait n'était pas donné au pis des animaux, on employait le biberon.

Suivant Raulin, en Angleterre, le biberon n'avait jamais été employé avec plaisir. On prétendait qu'il était cause des langueurs qu'éprouvaient les enfants nourris artificiellement. C'est à la succion qu'on imputait les accidents cachectiques qui survenaient en effet fréquemment chez l'enfant nourri au biberon. Les enfants, disait-on, avalent de l'air, aussi donnait-on simplement le lait au petit pot ou à la cuillère.

Le biberon dont on se servait de préférence en

Angleterre est analogue à celui que nous allons décrire comme un des premiers biberons français et ayant servi longtemps, en France, en Russie et en Suède, d'après Rosen.

En France, le premier document que nous ayons sur l'allaitement artificiel et sur les biberons est, d'après Viollet le Duc, le passage que nous avons précédemment signalé du roman de *Robert le Diable*. Il s'agit vraisemblablement, à ce moment (xiii^e siècle), d'un biberon composé d'une corne de vache creuse et percée à son extrémité la plus effilée. A cette extrémité on adaptait en France, en Suède et en Russie *une tétine de vache que l'on avait coupée sur un animal jeune*, afin qu'il ait le plus d'analogie possible avec le mamelon de la mère et que l'enfant puisse facilement exercer sur lui des mouvements de succion.

Après les prises de lait on enlevait la tétine et on la conservait dans l'eau. Les auteurs assurent que la tétine pouvait ainsi se conserver des mois entiers sans subir d'altération. (V. fig. 11.)

En Angleterre, on se servait aussi de la corne de vache, mais on adaptait à son extrémité un morceau de parchemin cousu en doigt de gant et percé à son sommet.

A côté de ce biberon en corne nous donnons la reproduction d'un biberon en forme de petit tonnellet qui portait également adaptée à sa pause une tétine de vache (fig. 12).

Le petit pot a-t-il servi avant ce biberon en corne

qui semble des plus anciens ? Nous ne le savons pas, mais en tous cas, il semble qu'à partir du xv^e siècle le biberon soit moins employé et que l'on revienne à l'usage du petit pot, quand on ne s'adresse pas directement aux mamelles des animaux ou que l'on ne donne pas le lait à la cuillère.

Les modèles de petits pots sont nombreux. Ceux que nous reproduisons ne nous semblent pas très anciens et cependant nous n'en avons pas trouvé d'autres



FIG. 11



FIG. 12

modèles. Ils ressemblent soit à des petites cruches, soit à des bols allongés munis comme le biberon d'une *guttus* servant au nourrisson pour exercer des suctions. Ce modèle de petit pot est encore un article courant dans le commerce. On s'en sert pour alimenter commodément les malades alités qui ne peuvent facilement s'asseoir et on les désigne communément sous le nom de canards.

Le biberon au début, n'étant utilisé que dans les familles pauvres ne pouvant pas avoir de nourrices, était fait en terre ou en verre. Le biberon de bois n'a pas persisté longtemps; le lait s'y corrompait trop

rapidement. A une époque plus rapprochée de nous, le biberon est fait en argent, en étain, car il s'introduit aussi progressivement dans les familles riches.

Après ce petit pot simple apparaît un petit pot pour ainsi dire perfectionné : c'est lui que nous reproduisons dans les figures 15 et 16.

Il s'agit de bouteilles à large col ayant la forme d'une gourde et portant à l'extrémité du goulot une éponge ou un doigtier en peau de chamois. Celui-ci



FIG. 13 et 14

était criblé de petits trous à travers lesquels filtrait le lait.

Mais ces biberons sont relativement récents : c'est d'après leur principe que Baldini, en 1780, a construit le sien. Celui-ci n'est original que par son extrémité formée de deux petites capsules hémisphériques s'emboîtant pour former une sphère creuse dans laquelle on plaçait une petite éponge. L'une des capsules était libre, l'autre était supportée par le long col du biberon.

Notre biberon actuel n'est pas autre chose qu'un petit pot dont la forme seule a changé et dont la

tétine s'est modifiée grâce à l'invention du caoutchouc.

Enfin, dans certaines régions, on préférerait à la nourriture par le lait des animaux, l'alimentation au moyen des bouillies ou des panades.

De plus, certains auteurs ont voulu exclure de façon absolue le lait du régime des enfants. C'est Van Helmont surtout qui soutint cette théorie : il regardait le lait comme susceptible de contracter les



FIG. 15 et 16

vices dépendant du physique ou du moral des femmes et des animaux. Pour lui, comme pour beaucoup d'auteurs de son époque, le lait de chèvre convenait « surtout aux enfants des gens riches à tempérament mélancolique, esprit sombre et embarrassé, accablé sous le poids de leur humeur. Donc, le lait de chèvre atténue ce tempérament.

» Le lait d'ânesse, très rafraîchissant, convient surtout aux enfants d'un tempérament bilieux, doués d'une acrimonie quelconque. Le lait des brebis est indiqué pour les enfants minces et délicats. »

En Italie, le mode d'alimentation par les panades était très fréquemment employé quand la mère n'allaitait pas. Van Helmont propose de donner aux enfants les bouillies faites de pain bouilli dans une petite bière qu'on adoucissait avec du miel et du sucre et qu'on réduisait en consistance de gelée. On délayait en suite cette gelée dans une nouvelle dose de bière et on donnait ce mélange comme boisson aux enfants. Progressivement, on remplaçait cette alimentation « par une autre plus solide ».

Cet usage existait également au Danemark et en Hollande. On prétendait qu'il ne devait pas y avoir grande différence entre la bière et l'eau, car « les parties volatiles de la bière se dissipent à l'ébullition ».

Schacher, à Leipzig, donnait aux enfants d'abord du petit lait sans acide (dont nous avons plus haut donné la recette), jusqu'à ce qu'ils aient rendu leur méconium : d'abord le petit lait était coupé de sirop de chicorée puis on le donnait pur. Au régime, on ajoutait ensuite de la bouillie faite à l'eau avec du pain de seigle ; puis à un âge plus avancé la bouillie était faite à l'eau avec du sarrasin ou de l'avoine ; on pouvait y ajouter du beurre qui « entretenait la liberté du ventre ».

En France, plusieurs mémoires, celui de Pietsch, celui de Villers, président du Collège des médecins de Nancy, préconisent ce mode d'alimentation aux bouillies à l'eau ; et chose curieuse, la bouillie de malt eut ses défenseurs. Guérin la signale comme très bonne pour les enfants.

Ferrarrius assure que les Allemands nourrissaient leurs enfants avec des bouillies composées de lait de vache ou de brebis et de farine de froment. D'après Raulin, cette méthode était aussi pratiquée en Suisse. On donnait une bouillie toutes les quatre heures et on faisait boire dans l'intervalle de l'eau où avait bouilli de la râpure de corne de cerf ou d'ivoire, ou de la semence d'anis. Si la bouillie incommodait les enfants par son « acescence et sa glutinosité » on la préparait avec du jus de viande, des jaunes d'œuf et du pain ; ou bien avec du pain grillé réduit en poudre et délayé dans du lait ou du jus de viande. Les statistiques ne donnent pas une mortalité plus élevée chez les enfants ainsi nourris et chez ceux qui étaient élevés par les nourrices.

En Suisse, on donnait ensemble, lait, bouillies, panades, (château de Kolem bach par Doublet), et comme boisson des décoctions de mie de pain et d'orge coupées de lait.

Jeanroy, enfin, nous dit que dans les campagnes il était de règle de donner, outre de lait de femme, deux bouillies de farine par jour.

Pour terminer, nous citerons quelques-unes des objections apportées à ce régime des bouillies.

Estmüller ne comprend pas que l'on donne « une substance plus propre à servir de colle dans les ouvrages mécaniques qu'à former une nourriture ».

Lattier se révolte contre la viscosité de cet aliment et la trop grande quantité d'air qu'il renferme,

« on pourrait retirer 270 pouces cubes d'air de 308 grains de blé de Turquie ».

Pour obvier à ces inconvénients, on proposait de faire cuire la farine au four ou de prendre des farines fermentées ; malt ou pain !

La crème de pain, les croûtes de pain bouillies et passées au tamis servaient à confectionner des bouillies plus légères.

Enfin, l'orge germé est signalé dans l'*Encyclopédie* de 1790 comme ayant été employé dès le ^{xv}^e siècle et beaucoup de médecins préconisaient également l'usage du malt pour préparer la bouillie des enfants lorsque ceux-ci avaient présenté des troubles digestifs ou des accidents quelconques causés par le régime lacté.

N'employons-nous pas actuellement les bouillies à l'eau et le malt et l'orge germé dans des cas analogues ?

CONCLUSIONS

De l'exposé de nos recherches sur l'allaitement dans l'antiquité et au moment de la Renaissance, nous pouvons donc conclure :

1^o Que l'allaitement maternel fut, à l'origine des temps et des peuples, le seul admis. La femme n'ayant pu concevoir une idée aussi monstrueuse que celle de l'allaitement étranger ;

2^o Que plus un peuple avance vers la civilisation, plus les mères se déchargent des obligations que leur impose leur maternité, en confiant à des étrangères leur propre enfant.

« De tous les animaux en est-il un qui ne nourrisse ses petits ? les oiseaux de nuits, les vipères élèvent soigneusement leur progéniture et l'on ne voit que chez nous, les mères abandonner leurs enfants » (Érasme);

3^o Que de tout temps, mais exceptionnellement d'abord, les enfants ont dû être nourris au lait des animaux ; aux temps les plus reculés, l'allaitement artificiel est exceptionnel ; c'est une circonstance for-

tuite qui l'impose. Il faut en être arrivé à un degré de civilisation aussi avancé que le nôtre pour en avoir fait un mode d'alimentation méthodique avec ses principes, ses règles et ses indications.

Vu : le Président de la thèse,
CHAUFFARD

Vu : le Doyen,
LANDOUZY

Vu et permis d'imprimer :
Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris,
LIARD



L'ALLAITEMENT MATERNEL
(D'après la Vierge au coussin vert)
(Andréa Solari. Musée du Louvre)

BIBLIOGRAPHIE

DAREMBERG ET SAGLIO. — Dictionnaire des Antiquités grecques et romaines. Paris.

MOMMSEN et MARQUARDT. — Vie privée des Romains. Paris.

Dictionnaire encyclopédique des Sciences médicales. Paris.

Encyclopédie méthodique. Paris, 1790.

Bible. Ancien Testament. Livre des Macchabées. Talmud de Babylone.

DÉLVAILLE (D^r C.). — L'Enfant et l'Ecole d'après la Bible et le Talmud.

HOMÈRE. — Iliade et Odyssée.

ESCHYLE. — Les Choéphores, 525-456 av. J.-C.

EURIPIDE. — Médée. Hippolyte. Les Troyennes, 480-402 av. J.-C.

HIPPOCRATE. — Des Préceptes. Aphorismes, De natura muliebri, 460-380 av. J.-C.

PLATON. — La République, 430-347 av. J.-C.

ARISTOPHANE. — Les Chevaliers, 2^e moitié du v^e siècle av. J.-C.

ARISTOTE. — Les Accouchements dans Aristote (ouvrage anglais noté par Smelie), 384-322 av. J.-C.

DÉMOSTHÈNE. — Harangue, IX, 322-285 av. J.-C.

PLANTE. — Le Soldat fanfaron. Les Ménéchmes, 227 av. J.-C.

CICÉRON. — Tusculanes, 107-44 av. J.-C.

LUCRÈCE. — De Natura rerum, 95-51 av. J.-C.

OVIDE. — Les Métamorphoses, 43 av. J.-C., 18 ap. J.-C.

TITE-LIVE. — Histoire romaine, 59 av. J.-C., 19 ap. J.-C.

PHÈDRE. — Fables, 30 av. J.-C., 44 ap. J.-C.

PLINE L'ANCIEN (le naturaliste). — Histoire naturelle, 23-79 ap. J.-C.

PLUTARQUE. — Vies parallèles des hommes illustres grecs et romains (Caton l'Ancien), 50-139.

ASCLÉPIADE. — An 89 ap. J.-C.

SORANUS D'ÉPHÈSE. — Maladies des femmes, 1^{er} siècle.

CÆLIUS AURELIANUS. — Traducteur de Soranus, 11^e siècle.

MOSCHION. — De Muliebribus affectibus græce et latine, 1^{er} siècle.

FAVORINUS. — Tropes pyrrhoniens, 1^{er} siècle.

TACITE. — Les Histoires, 55-130.

AULUGELLE. — Les Nuits attiques, 11^e siècle.

GALIEN. — Du Régime, 131 ap. J.-C.

ÆLIUS LAMPRIDIUS. — L'Histoire auguste, 14^e siècle.

AVICENNE. — Le Canon de la médecine, 980-1036.

AVERRHOËS. — Commentaires d'Aristote, 12^e siècle.

EROS. — Maladie des femmes (traduit en 1555 à Venise), 11^e siècle.

ÆTIUS AMIDENUS. — Tretabiblion (composition de Galien et d'Oribase). Fin du 7^e siècle.

GORDON. — Abrégé de médecine, 1300.

GADESSEN (J. DE) (médecin des dames). — Rosa angellica ou de modo generandi, 1320.

VALESCUS DE TARANTA. — Philonium chirurgicum, 1400.

MONTAGNANA (Barthelemi). — Consilia, 1440.

BENIVENIUS. — De abditis ac mirandis morborum et stationum causis. Florence, 1495.

BONACCIOLI. — De Morbis mulierum Ferrare, 1530.

SCÉVOLE DE SAINTE-MARTHE. — Pædatrophia libri tres ad Henricum Galliae et Poloniae regem, 1550.

VALLAMBERT (Simon DE). — Cinq livres de la manière d'élever et de gouverner les Enfants. Paris, 1565.

GAURICUS (L.). — De Conceptu. natorum et septi mestri parta. Naples, 1540.

- GORRIS (J. de). — Hippocratis coï medicorum principis de genitura et natura pueri libellus, 1505.
- BERANGER. — Isagogæ breves, perlucidæ in anatomiam humani corporis, 1518.
- RHODION. — De partu hominis et quæ circa ipsum accidunt, 1548.
- JASON DE PRATIS. — Sur l'Accouchement. Antverp., 1524.
- GONTHIER (J.). — Gynæcionum commentariolus de gravidarum... et infantium cura. Argentorati, 1528.
- ROCHENS (N.). — Morbis mulierum, 1542.
- PARÉ (Ambroise). — De la Génération de l'homme, 1553.
- RUEFF (J.). — De Conceptu et generatione hominis, 1550.
- MONTANUS. — Consultationes medicæ de rationum morborum curatione, 1557.
- RUPENS (Jérôme). — Paradoxa rei medicæ. Tolosæ, 1559.
- VENUSTI (Antoine-Marie). — Cinq livres de la manière de nourrir les enfants. Paris, 1565.
- WOLFIUS. — Gynæcorum, 1566.
- MERCURIALIS (Jérôme). — Prælectione de morbis mulierum, 1588.
- MAURITIUS DE LA CORDE. — Explication du livre I^{er} d'Hippocrate, 1574.
- JOUBERT (Laurent). — De vulgi erroribus, 1600.
- METLINGER. — Ein regiment der jungen Kinder. Ausgspurg, 1476.
- MAGNUS (Albertus). — Der weiber naturliche heymlicheyten und Ingehor Kinds Pflegung. Strassburg, 1530.
- RÆSFIN. — Hebæmmenbuchlin Frankfurt, 1562.
- OMNIBONUS. — De arte medica infantium libri quator. Brixia, 1577.
- MERCURIALIS. — Nomothelasmus sen ratio lactandi infantes. Patavii, 1552.
- LIÉBANT (Jean). — De l'Embellissement du corps humain, 1582.
- BOTTANUS (Alb.). — De Morbis muliebribus, 1585.
- DONATUS. — De Historia medica. Mantoue, 1585.
- FORESTUS. — De mulierum morbis, 1599.

- HENRICIUS (J.). — De morbis mulierum. Utrecht, 1607.
- SPACHIUS (Israël). — Gynæciorum libri, 1580.
- PIGRAI. — Epitome præceptorum medicinæ, 1628.
- BOURGEOIS (Louise, sage-femme de Marie de Médicis). —
Apologie contre le rapport des médecins, 1609.
- DERVAL (Jacques). — Des Hermaphrodites... et de ce qui est
requis pour bien élever les enfants. Rouen, 1612.
- VARANDÉE. — De Morbis mulierum libri tres, 1619.
- HALEZ (David). — Curatio gravidarum, puerperarum et
infantium. Stettin, 1628.
- ZACUTUS LUSITANUS. — Pratique médicinale, 1620.
- CULPEPERS (Nicolas). — Director obstetricum sive conductor
mulierum in eorum conceptione, graviditate et
nutritione infantium. Londres, 1681.
- LEURECHON. — An pueri per nutrices curandi, 1589.
- IGNÈNS DU FEU. — An nutricis menstruatae lac infanti
sanum, 1601.
- BEDDA (Elie). — An lac nutricis viri consuetudine deter-
rius, 1616.
- MAURICEAU. — Traité des Maladies des femmes, 1668.
- MESNIL (J. DU). — An recens nati nutricum mamis carere
possunt, 1682.
- DUFRESNE. — An recens nato colostrum, 1682.
- GODEFROY. — An recens nato lac recens enixæ matris, 1703.
- MAVIUS (M.). — Felix puerpera s. observationes medicæ
circa regimen puerperarum et infantum recens nato-
rum ad Drœlin courtiam. Leyden, 1684.
- JOBERT. — Justification des anciens, 1690.
- GUILLAUME BOUCHET. — Les sérées, 15...
- GUILLEMEAU. — De la Nourrice et gouvernement des enfants,
1609.
- Ensemble de la nourriture des enfants, 1621.
- BRENDEL. — De Venis lacteis. Altdorphi, 1650.
- CAMERARIUS. — Sylloges memorabilium medicinæ et memo-
rabilium naturæ arcanorum centuriæ. Turingæ,
1683.

- GUÉRIN. — Méthode d'élever les enfants selon les règles de la médecine, 1675.
- COURINGIUS. — Exercitatio physiologica de lacte. Helmestadii, 1648.
- ZIEGLERNIS. — De lacte. Basillæ, 1659.
- ORTLOB. — De lacte humano. Lipsiæ, 1653.
- HELVISIUS. — Lac muliebri corruptum noxium, 1680.
- MERGER. — De Lactatione, 1685.
- MATTHÆI. — De Moderata lactantium venere, 1665.
- GALLEGO DE LA SERNA. — De Ratione alendi infantes et pueros et eundem sanitate tuento. Lungduini, 1634.
- BAYLE. — De Utilitate lactis ad tabidos reficiendos et de immediato corporis alimento. Hagæ Comitum, 1678.
- BARTH-MARTIN. — Traité de l'usage du lait. Paris, 1684.
- RIVIÈRE. — La Pratique de médecine avec la théorie de Rivière. Lyon, 1682.
- HÖNNISCH. — Dissertatio inauguralis medica exhibens recens natorum regimen. Ergurli, 1696.
- Des ouvrages ultérieurs, nous ne citerons que :
- SUE LE JEUNE. — Essais historiques, littéraires sur l'art des accouchements, 1779.
- Encyclopédie méthodique, 1779.
- SCHACHER. — De Nutritione recens natorum sine usu lactis matrum ac nutricum. Lipsiæ, 1742.
- Programme sur l'allaitement artificiel des nouveau-nés proposé dans la séance publique de la Société royale de Médecine du 12 février 1788.
- VERDIER-HEURTIN. — Essai aphoristique sur l'allaitement. Thèse de Paris, an XII.
- AUVARD et PINGAT. — Hygiène infantile ancienne et moderne. Paris, 1889.
- DUFOUR. — Normandie médicale. Rouen, 1897, p. 140.
- ROLAND. — Poitou médical. Poitiers, 1897, p. 278.
- WITKOWSKI. — Anecdotes et curiosités sur les seins, 1898.

Nous prions le lecteur de se reporter pour toute cette partie à *Bibliographia lactaria*. Dr H. de Rothschild, 1900.



Imp. de la **Faculté de Médecine** JOUVE et C^{ie}, 15, rue **Racine**, Paris.

